

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

	Pages.
ABD EL-HAMID BADAWI PACHA. Le Nationalisme égyptien	453
CYRIL DES BAUX..... Le jeune visage de la France.....	469
ETIEMBLE..... Rationalisme ou Surrationalisme?.....	475
FRANÇOIS TOLZA..... Adoracion (à suivre).....	492
GASTON WIET..... La chute d'el-Arich (décembre 1799) (à suivre).....	516

CHRONIQUE DES LIVRES

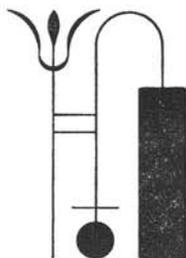
AMINA TAHA-HUSSEIN



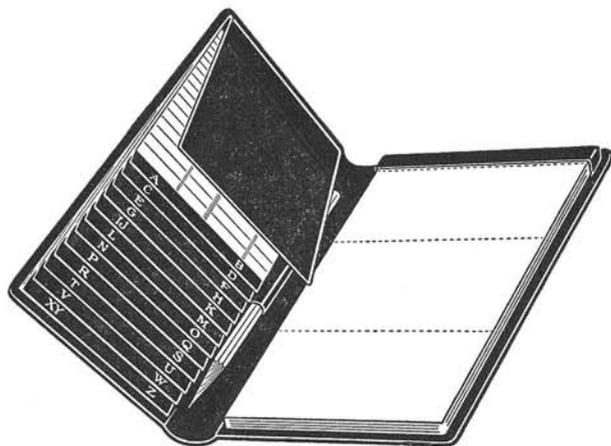
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE

EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47845-45034



un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier,

LA REVUE DU CAIRE

LE NATIONALISME ÉGYPTIEN.

Le nationalisme a eu mauvaise presse ces dernières années, mais il a eu toujours des partisans et des adversaires convaincus. Alors que pour certains il répond à un instinct humain, à un besoin social, qu'il constitue une forme plus évoluée du sentiment de solidarité inhérent à l'homme, qu'il est le phénomène humain le plus important des temps modernes, primé uniquement par la religion, il est, pour d'autres, la maladie la plus dangereuse de l'époque ; pour Ruskin il est « an absurd prejudice founded on extended selfishness », pour Grant Allen « a vulgar vice, the collective form of the monopolistic instinct », pour Havelock Ellis « a virtue among barbarians », et Julien Benda estime qu'il faut le rendre ridicule et odieux et ameuter les hommes contre sa lâcheté, son manque d'honneur, son refus d'accepter des responsabilités, son inspiration guerrière ». Mais de même que pour beaucoup de choses humaines, la difficulté de s'entendre provient le plus souvent de ce que les partisans et les adversaires dans une doctrine se la représentent sous des traits différents, qu'ils grossissent et exagèrent à volonté des abus, des excès possibles ou éventuels, qu'il ne serait pas impossible d'enrayer.

Pour voir clair dans cette question et pour la dégager des éléments et des facteurs qui ne sont pas de son essence, il convient de la définir, d'en tracer le développement et d'en fixer la position actuelle.

Le nationalisme est le sentiment d'appartenir à un groupe d'hommes, dans un territoire déterminé, qui cherche à affirmer une personnalité nationale. Mais c'est là une définition qui ne fait valoir que la notion de territoire et de personnalité. Cette dernière est une abstraction, de même que la personnalité des sociétés anonymes. On sait cependant que la personnalité des sociétés, bien qu'une notion abstraite, n'en est pas moins réelle et qu'elle a des effets concrets pour la gestion, pour la manière de prendre des décisions, pour la responsabilité des actionnaires, etc. Aussi peut-on parler de volonté nationale, de caractère national, du droit d'une nation de disposer d'elle-même, de souveraineté nationale, de responsabilité nationale.

La définition sera toujours incomplète si on ne détermine pas en dehors de la personnalité et du territoire le lien qui unit le groupe d'hommes, et c'est ici que nous rencontrons les idées les plus disparates et les plus contradictoires. D'aucuns ont prétendu que le lien serait la race, mais le racisme est un mythe et même un mythe dangereux. Il déguise un système politique ou économique sous le couvert d'une doctrine pseudo-scientifique prêchée par ceux qui devraient en bénéficier. On a prétendu par exemple que les côtes de la Baltique sont l'habitat du type humain le plus accompli (le type aryen), qui se distingue par ses cheveux blonds, sa force physique, une vigueur intellectuelle sans égale, une supériorité morale et une disposition innée pour gouverner et améliorer le sort des races inférieures.

En fait la nationalité ne tient pas à des facteurs ou considérations biologiques mais elle est purement culturelle : du reste aucune nation n'est formée par une race unique. La science conteste que le progrès humain soit dû à une race déterminée ou qu'une grande évolution soit l'œuvre d'une race pure. Ni l'histoire, ni la psychologie, ni la biologie ni l'anthropologie ne peuvent parvenir à prédire ce qu'une race déterminée donnera à l'avenir.

On serait plus près de la vérité en adoptant cette définition sarcastique qu'une nation serait « a society united by a common error as to its origin and a common aversion to its neighbours ». L'origine commune peut se comprendre à la rigueur pour la famille ou la tribu mais lorsqu'il s'agit de groupes humains plus étendus, communiquant entre eux ou se faisant la guerre, les races ne peuvent que se confondre et se croiser.

Les nationalités, au sens large du mot, c'est-à-dire les peuples qui diffèrent les uns des autres ont existé depuis les temps les plus reculés ; le patriotisme a également été connu et chanté. Mais le nationalisme, dans sa forme actuelle qui est la fusion de la nationalité et de la patrie, est un phénomène relativement moderne. L'antiquité en Europe (Grèce et Rome) a connu des empires qui étaient cosmopolites. Le Moyen Age, dominé par la Papauté et par l'Empire, le fut également. Les unités nationales étaient à peine ébauchées dans l'idée très forte de Chrétienté. C'est au xvi^e siècle qu'elles se constituent sous la forme monarchique. Les frontières se déterminaient par le principe dynastique. Tantôt les conquêtes ou le mariage unissaient les peuples, tantôt la succession les séparait. La Réforme, l'humanisme et plus tard les philosophes du xviii^e siècle et les Révolutions américaine et française prirent le droit naturel comme base de la Société et déclarèrent que tous les hommes étaient partout les mêmes et qu'ils avaient des droits en tant qu'hommes. Pour l'Amérique, la Déclaration d'Indépendance et pour la France la Déclaration des Droits de l'Homme ont préparé la voie au nationalisme.

En effet les traits les plus marquants du xix^e siècle furent le libéralisme et le nationalisme.

Dans les siècles qui l'avaient précédé, les vieilles nations : anglaise, française, espagnole, hollandaise s'étaient formées. Nous ne connaissons que trop comment dans la suite et dès le début du xix^e siècle, le principe des nationalités remplaçant le principe dynastique a

successivement aidé à former les nations italienne, allemande et belge, comment sous son égide les Balkans se décomposaient en nationalités distinctes, comment la Pologne et les nations formant la monarchie austro-hongroise venaient à avoir conscience de leurs caractéristiques propres, comment plus tard se formaient l'État italien d'abord, l'État allemand ensuite. On ne connaît que trop également le faisceau des Nations-États nées après la grande Guerre. Nous ne pouvons suivre l'histoire de ces nationalités, mais c'est à la lumière de cette expérience humaine de plus d'un siècle et demi qu'on peut démêler les facteurs qui contribuent à la conception du nationalisme. L'analyse et la comparaison de la situation de ces nations devenues des États indépendants et qui ont ainsi réalisé l'aspiration essentielle de leur nationalisme donnent le meilleur critère pour le comprendre.

Bien que les individus qui le composent proclament le slogan « my country right or wrong » et qu'ils affirment ainsi la force de leur attachement, de leur fidélité et de leur allégeance, ces nations sont-elles formées de races homogènes? Ont-elles la même langue? Suivent-elles la même religion? A la vérité il faut conclure avec J. Huxley dans son livre *Living in a revolution* que « very many human activities, aspirations and emotions have contributed either naturally or artificially to built up the great synthesis that we term « a nation »; language, religion, art, law, even food gesture, table manners, clothing, and sport, all play this part ».

Donc des facteurs raciaux, géographiques, linguistiques et culturels, des contingences historiques, des considérations politiques contribuent sous des degrés divers, à la formation d'une nation mais aucun de ces facteurs ne constitue la nationalité à lui seul et n'y tient même une place prépondérante.

Le nationalisme ayant à sa base le patriotisme est fait d'un sentiment de solidarité, de fraternité. Il inspire la

défense contre l'invasion étrangère et le rejet du joug étranger. Il tend aussi avec le succès, la prospérité, toute grandeur militaire ou autre, à une certaine fierté nationale qui aboutit facilement à prétendre à avoir la primauté parmi les nations.

C'est tantôt la France, qui a toujours été à l'avant-garde de tous les progrès humains ; c'est elle qui a laissé dans le monde les grands principes de Liberté, d'Égalité, de Fraternité. Grâce à son génie généralisateur elle est la grande initiatrice des peuples.

C'est tantôt l'Italie qui rappelle que la Renaissance italienne a fait l'éducation morale, artistique et politique de l'Europe encore barbare et qu'elle est appelée à renouer les destins de l'ancienne Rome.

De même la Grande-Bretagne proclame que seule elle a le sens des réalités et de l'action pratique et opportune, qu'elle a, la première, organisé la liberté individuelle et la démocratie, que la première aussi elle a suscité la révolution individuelle, qu'elle a su construire un immense Empire en assumant « the white man's burden ». C'est des Anglais que Goldsmith a dit « Pride in their port, defiance in their eye, I see the lords of human kind pass by ». L'Allemand rappelle les vertus des races germaniques réputées dès le temps de Jules César, se vante de son génie philosophique, de ses méthodes scientifiques, de son industrie incomparable et de son aptitude à l'effort collectif et discipliné. Il se dit le peuple élu, destiné à inspirer au monde une civilisation supérieure, un ordre nouveau.

Évidemment ces qualités et vertus, qui parfois ne sont pas exclusives à la nation qui s'en attribue le mérite, sont souvent réelles. Mais tant dans le passé que dans le temps présent, nous voyons que cet orgueil national tourne souvent au fanatisme, à l'intolérance, à l'agression. La nation fière de sa supériorité ne se contente pas de réclamer son unité ethnique et le développement libre de toutes ses facultés et ressources et de devenir une

puissance mondiale avec laquelle on doit compter, il faut qu'elle jalouse les autres, qu'elle méprise et piétine les faibles et qu'à l'aide d'une doctrine pseudo-scientifique et des méthodes géopolitiques nouvelles, elle se crée des griefs et des revendications, qu'elle cherche querelle aux voisins et finalement découvre ses appétits insatiables et son impérialisme intransigeant. La guerre actuelle est le fruit de pareil nationalisme.

Mais c'est là une forme malsaine de nationalisme ou plutôt une déformation consciente de la conception. Même lorsqu'une nation comme la nation germanique a passé de la forme saine de nationalisme à l'autre, les vertus du nationalisme initial n'en sont pas pour cela ternies ou discréditées.

Bien que l'indépendance ou la personnalité internationale soit le principal objet du nationalisme, celui-ci ne se caractérise pas uniquement par son aspect politique. Le réel nationalisme a une fonction économique non moins importante qui peut même être considérée comme l'objectif de la situation politique. L'organisation rationnelle et cohérente des activités et ressources économiques, le développement des échanges, la création des richesses et l'amélioration progressive du niveau de l'existence, en un mot la réalisation et l'intensification du progrès matériel ne sont rien d'autre que le résultat salutaire d'un nationalisme économique bien conçu et bien entendu.

Les nationalismes politique et économique se pénètrent, se combinent et s'influencent de manière que parfois il est difficile de déterminer lequel est cause ou effet de l'autre. Comme le nationalisme politique et souvent à sa suite, le nationalisme économique est susceptible de déformation qui le fait dévier de son but. L'autarcie s'est développée après la crise de 1929 avec ses corollaires inéluctables :

1° Des barrières de tarifs douaniers — alors qu'on reprochait aux délimitations territoriales des Traités de

Paix de 1918-1919 qu'ils sacrifiaient les intérêts économiques bien entendus, que le besoin le plus impérieux pour le commerce international était l'élargissement des marchés en vue de permettre aux différents pays d'absorber le plus possible de leurs produits respectifs, de prévenir la surproduction et le chômage ;

2° Les quotas relativement au volume d'importations que chaque État était disposé de recevoir. C'était une manière de protection contre les pays à monnaie dépréciée ou qui opéraient des réductions drastiques de leurs prix dans une intention de dumping ;

3° Le système de réciprocité par lequel un État s'engageait de faire des achats pour une quantité déterminée au pays auquel il exportait ses marchandises, et partant amenait une suppression du système triangulaire, de la liberté et l'élasticité du choix des marchés avec comme conséquence le troc, c'est-à-dire l'échange direct des marchandises.

On devrait ajouter à ces diverses restrictions celle de la manipulation des échanges monétaires, la réquisition des devises étrangères, le contrôle du commerce extérieur, l'intervention dans le jeu normal de l'offre et de la demande, et, à un moment où à la suite de l'abandon de l'étalon-or tout dépendait de la confiance, les troubles de toutes sortes en matière de finance et de crédit internationaux. Les préparations militaires des États totalitaires achevaient ce tableau de confusion et de perturbation générales.

Les abus et excès du nationalisme politique ou économique ne sauraient cependant rien changer au fait que le nationalisme constitue une des assises fondamentales de la civilisation occidentale. Certains auteurs comme Delaisi, dans un livre sur les contradictions du Monde moderne, qualifiait le nationalisme de mythe et estimait que la mystique nationaliste est l'œuvre des hommes intéressés au pouvoir en vue de réaliser leurs desseins. Mais même créé, soutenu et entretenu par les hommes, le

nationalisme n'en répond pas moins à une vérité humaine profonde, procédant des élans les plus nobles de l'homme et servant ses intérêts les plus légitimes. Le bonheur de l'humanité et sa tendance à un progrès indéfini n'est que la somme de la résultante du bonheur des nations dont elle se compose, de même que le bonheur d'une nation est fonction du niveau matériel, moral ou intellectuel de ses individus. Et si la guerre actuelle est un cataclysme humain d'une gravité inéluctable par les ruines et les destructions qu'elle amène à sa suite, l'une des ruines et non des moindres qu'elle met en cause est certainement celle des nationalismes des pays conquis.

Le monde ne peut donc pas se passer du nationalisme. Il repose sur la nature humaine. En développant le génie de chaque nation et en la poussant à augmenter son patrimoine matériel, moral et intellectuel, il rend au monde le meilleur service et prépare une humanité meilleure. Mais le nationalisme n'a rien de contraire à l'existence d'un parfait accord entre les nations ni à la formation d'une société entre elles. Le postulat de pareille société n'est en réalité que le droit de chaque nation à l'indépendance, son droit de conduire son existence et ses institutions selon ses désirs, son droit à l'égalité avec les autres nations au sein de la communauté internationale et à l'exercice de sa souveraineté, le tout sous réserve des nécessités commandées par une vie internationale paisible et harmonieuse.

Sous le bénéfice de ces considérations générales, le cas de l'Égypte examiné de plus près est un exemple typique de nationalisme prédestiné. En effet, alors que le nationalisme en Europe n'a été que le terme d'une longue évolution et qu'il n'a pris sa forme définitive que par un processus long et laborieux, l'Égypte l'a connu depuis les temps les plus reculés. Elle s'est presque éveillée à l'existence comme nation. Certes elle a fait partie d'un empire dont elle a été d'ailleurs le centre,

— l'empire avec son mélange inévitable de peuples et de races — mais à travers les âges elle est restée à l'état de nation. Elle ne s'est pas maintenue toujours au beau fixe du baromètre. Si l'on néglige certaines grandes périodes, elle était plutôt au variable. Le facteur géographique, c'est-à-dire la vallée du Nil, est demeuré stable ou presque. Ce facteur commande tous les autres et explique les différences dans les conditions de formation qui séparent le nationalisme égyptien des autres nationalismes. L'élément de souveraineté ou d'indépendance, qui est généralement le couronnement d'un nationalisme ou sa consécration lorsque les autres éléments se trouvent réunis et que la configuration du pays est achevée, a connu en Égypte de grandes vicissitudes.

Je n'entends évidemment pas faire l'histoire de l'Égypte ni expliquer quand et comment la Vallée du Nil fut habitée pour la première fois par un peuple homogène, mais nul n'ignore qu'elle le fut depuis les temps les plus anciens, ainsi que l'attestent ses monuments et ses tombeaux. Depuis lors ce peuple a maintenu toutes les caractéristiques d'une nation. Les invasions et conquêtes perse, gréco-romaine et arabe ont pu obscurcir ce tableau lorsque l'Égypte était rattachée à un empire et que le centre de cet empire était ailleurs. Mais il faut se garder d'assimiler à cette situation celle par exemple du temps des Ptolémées ou du règne des Toulounides, des Fatimides, des Ayyoubides ou des Mamlouks du ix^e au xvi^e siècle, pendant lesquels l'Égypte fut indépendante sous une dynastie différente. Que valent, en effet, lorsqu'on fait abstraction de l'absolutisme de certains gouvernements, les entreprises d'un usurpateur ou d'un conquérant sans l'esprit du peuple qu'il domine et sans ses institutions durables? La personnalité du peuple conquis, opprimée ou étouffée pour un temps plus ou moins long, ne laissera pas de résister et de réagir par élimination ou assimilation et finir par se retrouver elle-même. Même modifiée, elle est encore elle-même.

Il en fut également ainsi, bien qu'à un degré moindre, pendant les périodes où l'Égypte fut province d'un autre empire.

Dans les temps modernes, l'Égypte fut soumise à deux dominations étrangères : la domination turque depuis 1517 et l'occupation britannique depuis 1882. Elles ont coexisté jusqu'en 1914 mais la première fut déclarée terminée par le Traité de Lausanne de 1923 et la seconde le fut par le Traité d'Alliance de 1936 avec la Grande-Bretagne. L'Égypte a donc, après de très grandes vicissitudes, retrouvé son indépendance et sa souveraineté dont elle poursuit inlassablement la conquête depuis un siècle et demi et dont elle ne se départira à aucun prix.

Cette esquisse de l'aspect et des destinées politiques du nationalisme égyptien nous permet de retracer plus facilement ses autres éléments constitutifs.

Tout d'abord et sans entrer dans la discussion des questions, fort controversées, de race, la masse du peuple égyptien est comme il l'était au temps des Pharaons, de la vieille souche nilotique. Ainsi que le dit un éminent historien : « Son type national fixé depuis la plus haute antiquité a traversé tous les siècles et participé à tous les phénomènes de transformation sans perdre ses caractéristiques propres ou ses traits essentiels. L'Égyptien moderne n'est pas arabe mais arabisé, parce qu'il a hérité de la langue et de la religion des Arabes. Il est le même homme qu'il y a plusieurs milliers d'années. » Il a reçu depuis la conquête arabe des apports des Arabes (le nombre de ceux qui se sont établis dans le pays lors de la conquête et la période qui l'a suivi, ne dépasse pas 100.000), des Turcs, des Kurdes, des Circassiens, des Albanais, mais les couches autochtones demeurent l'élément prépondérant et constitutif de la race. Vu sa longue constance, il importe peu de savoir l'époque à laquelle le type national s'est formé.

Pour ce qui est de la religion et de la langue, on con-

state en Égypte un étroit rapport entre elles. La religion de l'ancienne Égypte s'accompagnait de l'hiéroglyphe. Chacun semblait représenter et symboliser une facette de l'esprit égyptien antique. L'avènement du christianisme, coïncidant avec la domination gréco-romaine, fut témoin d'une certaine décomposition des mœurs et des idées et lorsque Théodose ordonna en 381 (241 avant l'Hégire) l'abolition de l'ancienne religion et la fermeture des temples, c'en était fait de la vieille Égypte. Pendant près de 260 ans (381-640), le christianisme est resté la religion officielle du pays. Chose curieuse, on dirait que le nationalisme égyptien a trouvé moyen de prendre figure et de s'exprimer à travers les dogmes chrétiens. Dans les luttes et persécutions religieuses, les guerres civiles qui ont marqué la période du christianisme en Orient, les Égyptiens (*coptes*) se sont prononcés pour la doctrine *jacobite* alors que la classe gouvernante, les Grecs, se prononçait pour la thèse *melchite*.

Pendant cette période la langue nationale s'était fort altérée. Elle avait subi une profonde modification dans la forme pour se rapprocher du grec par suite de l'abandon des inscriptions hiéroglyphiques dont l'écriture était peu aisée et dont les figures rappelèrent aux chrétiens les anciens cultes des idolâtres. Après l'hiéroglyphe et l'hiératique, le démotique fut adopté comme écriture mais remplacée vers le III^e siècle de J. C. par l'écriture copte.

La religion musulmane et la langue arabe furent introduites à la suite de la conquête des Arabes. La langue grecque qui était restée la langue de l'administration fut prohibée vers la fin du I^{er} siècle de l'Hégire et l'arabe prit dès lors un ascendant universel. Sauf une minorité copte, la majorité des Égyptiens embrassa l'Islam. Cette transformation et cette prédominance de la langue et de la religion nouvelles ne fut pas instantanée, mais procéda par infiltrations qui gagnaient continuellement en étendue et en force jusqu'à ce que vers la fin du III^e siècle de

l'Hégire l'emprise fût totale. La civilisation égyptienne était alors devenue une civilisation arabe musulmane et l'est restée depuis.

Dans cette civilisation qui eut un caractère universel et qui s'étendait à l'Est jusqu'aux bords du Golfe persique et à l'Ouest jusqu'à l'Atlantique, l'Égypte était un centre de très haute importance. Elle eut des époques glorieuses et sa contribution dans la formation de cette civilisation fut des plus appréciables.

Si dans la première phase de cette civilisation, l'Égypte occupa le rang d'une province privilégiée, elle jouit pendant sept siècles jusqu'à la conquête turque, sous des dynasties ou règnes divers, de son indépendance. Cette conquête fut pour l'Égypte et pendant trois siècles, une solution de continuité de l'élan pour une conscience de plus en plus croissante de sa personnalité et un arrêt de développement. Dans le régime de Gouvernement local, l'Égypte fut durant cette période en proie aux chocs tumultueux des partis (Beys) et à l'oppression.

A ce temps d'arrêt pour l'Égypte en particulier et pour l'Orient en général, correspondait en Europe une période d'activité extraordinaire. Après les Croisades qui lui avaient communiqué les grands courants de la civilisation arabe, s'ouvrait pour l'Europe une période glorieuse de mouvements d'idées et de richesses matérielles favorisés par la Renaissance et la Réforme, l'humanisme et la découverte de l'Amérique, avec la promesse d'un progrès indéfini. Les peuples dont l'unification était achevée prenaient de plus en plus conscience de leur personnalité nationale. D'autre part peu à peu le nationalisme qui jusque-là était un phénomène social tacite et muet, devenait parlant. Il s'expliquait, se justifiait et finalement se transformait en doctrine connue sous le nom de principe de nationalité. Ce principe, en germe au moment de la Révolution française mais non proclamé par elle, s'est trouvé disséminé à travers l'Europe à la remorque des guerres napoléoniennes.

A cette époque, se produisait en Égypte deux événements capitaux, l'expédition française et l'avènement de Mohammed Ali. Les germes de ce principe vital transportés par l'Expédition trouvaient en la personne de Mohammed Ali, grand génie constructeur, le meilleur artisan du nationalisme égyptien. Les conditions nécessaires à l'éclosion et au développement de ce nationalisme — armée nationale, écoles, usines, développement de l'agriculture — furent vite assurées par cet esprit génial qui a su porter bien loin des frontières égyptiennes la réputation du soldat égyptien en même temps qu'il établissait les assises durables d'un gouvernement régulier du pays. A défaut de l'indépendance que méritait son entreprise, l'Égypte n'a pu obtenir que l'autonomie intérieure avec l'entrave héritée de l'Empire ottoman, des Capitulations, obstacle bien gênant pour le libre développement du nationalisme. Ses successeurs, chacun à sa manière, ont cherché à continuer son œuvre. Il ne peut évidemment être question de faire l'historique de leurs règnes ou des événements qui ont abouti aux interventions étrangères à la suite de l'endettement de l'Égypte ou à l'occupation britannique à la suite d'une révolution réputée être l'expression violente du nationalisme égyptien. Il suffit de signaler que celui-ci a opté depuis 1882 pour les moyens pacifiques symbolisés par un mouvement qui avait pour but de doter le pays d'une constitution. Ce ne fut qu'après la Grande Guerre de 1914 et la révolution qui a éclaté en Égypte en 1919, que le nationalisme égyptien trouva moyen de se déclarer et de s'affirmer. La déclaration du 28 février 1922, la Déclaration de l'Indépendance de l'Égypte et la proclamation de l'Égypte comme Royaume furent successivement les premières satisfactions partielles de ce sentiment légitime et les premières affirmations solennelles de sa réalisation. On connaît la suite des événements et les dates mémorables de 1936 pour le Traité d'Alliance avec la Grande-Bretagne et de 1937 pour la Convention de Montreux

portant abolition des Capitulations. Ni l'un ni l'autre n'avaient cependant parfait immédiatement le nationalisme intégral au point de vue politique mais il n'y a nul doute que mis en marche il n'atteigne son but et que l'Égypte n'obtienne la consécration définitive de ses aspirations normales à une vie internationale libre et indépendante.

Malgré tant d'accidents et de péripéties, le nationalisme égyptien a conservé une unité de vues et un esprit de suite remarquables. Dès le début il tendait à emprunter à l'Europe tous les éléments de sa civilisation matérielle, sa science et ses institutions. En ce qui concerne les autres aspects de la civilisation occidentale, il procédait avec choix et éclectisme. S'agissant en effet de questions d'ordre spirituel et culturel, le nationalisme égyptien qui n'entendait évidemment pas abandonner la civilisation arabe musulmane, eût failli à sa mission s'il avait fait des emprunts sans discrimination. Les possibilités d'adaptation constituaient les modalités et la limite de pareils emprunts. Il se devait donc d'établir une sorte de creuset où seraient fusionnés les éléments disparates de deux civilisations pour retenir la substance de la nouvelle, tout en l'incorporant pour son usage particulier, à son âme orientale.

Mais il serait prématuré, nonobstant une expérience de près d'un quart de siècle, de juger des caractéristiques et des potentialités du nationalisme égyptien. L'expérience est, en effet, hérissée de difficultés de tous ordres, intérieures et extérieures. Prendre conscience de soi-même après des étapes successives d'atonie et de réveil, d'engourdissement et d'effervescence, et alors qu'avec la guerre et à cause d'elle la souveraineté nationale ne s'est pas entièrement libérée de toute entrave, n'est pas chose facile et ne peut en tous cas s'accomplir en un court laps de temps, même au point de vue intérieur pour le fonctionnement du gouvernement constitutionnel du pays.

Quoi qu'il en soit le nationalisme égyptien a des

tendances fondamentales qu'il accuse depuis qu'il existe sous une forme consciente, qu'il s'analyse et se donne des objectifs précis. Parmi ces tendances on ne peut que relever pour la mettre au premier rang, sa façon de se comporter envers les étrangers résidant dans le pays et qui est faite de tolérance, d'hospitalité, de gratitude et de désir sincère de coopération.

Jusqu'à tout récemment ces étrangers se sentaient en pleine sécurité grâce aux Capitulations qui leur assuraient non seulement des juridictions mixtes dont l'organisation et le fonctionnement ont été exposés il y a quelques temps de main de maître par Adly Andraous Bey, mais aussi une voix — pour ne pas dire un vote — dans les législations qui leur étaient applicables.

Depuis l'abolition de ces Capitulations, certains d'entre eux ne laissent de concevoir quelque anxiété pour leur avenir, parce qu'ils voient dans certains actes administratifs ou dans certaines mesures, voire dans certaines lois, des signes apparents d'une xénophobie montante qu'ils considéraient comme latente au fond du nationalisme égyptien. Sans entrer dans l'examen de l'une quelconque de pareilles récriminations, je m'empresse de déclarer que ni la législation ni l'administration égyptiennes ne sont infaillibles, qu'il peut être vrai que certaines mesures ou lois auraient mieux fait d'envisager des tempéraments ou une transition plus longue. Ce sont là des erreurs d'appréciation qui se commettent partout et dans le meilleur des mondes. Mais il est certain, d'autre part, que ces étrangers font souvent preuve de ce que je peux appeler « le complexe capitulaire ». C'est le complexe d'immunité, dû aux Capitulations, sous l'empire desquelles on a vécu si longtemps qu'elles prenaient figure d'institutions permanentes inséparables de la vie en Orient. L'existence de ces Capitulations n'était guère du reste favorable au développement des rapports de cordialité ou de solidarité entre nationaux et étrangers qu'elles semblaient opposer les uns aux autres. Aussi

laissent-elles quelques vestiges psychologiques qu'il est de l'intérêt commun de voir disparaître.

Il m'appartient toutefois en temps qu'Égyptien capable de traduire les tendances et les élans du nationalisme égyptien de dire qu'issu d'une civilisation arabe et musulmane il tire l'hospitalité de l'une et la tolérance de l'autre. Ce sont deux attributs notoires et reconnus des deux sources de cette civilisation. Si, par ailleurs, le nationalisme égyptien reconnaît les services que les étrangers lui ont rendus par leurs capitaux, crédits, expériences, sciences, entreprises et initiatives, cette gratitude n'est que l'admission toute naturelle qu'ils nous devançaient dans ce domaine. Il fut un temps où l'Europe buvait à la source de cette civilisation arabe et nous nous plaignions à croire que réciproquement elle lui devait une gratitude analogue. La gratitude ne serait donc qu'une vertu morale qui, faute même de spontanéité, devrait être cultivée dans l'intérêt de l'humanité.

Au demeurant, l'égoïsme bien entendu inspirera au nationalisme égyptien le désir sincère de coopération d'autant plus que toute réalisation du nationalisme économique est féconde en possibilités pour les nationaux comme pour les étrangers. Mais pour rendre cette coopération une réalité concrète et effective, il est indispensable pour les étrangers, reconnaissant le changement de la situation, de l'aborder avec un esprit nouveau dégagé des anciens préjugés et de se pénétrer de l'équité et de la légitimité de l'ascension du nationalisme égyptien. C'est cet esprit qui répond aux élans du nationalisme, et de leur rencontre dépendra le bonheur et la prospérité de l'Égypte, dont profiteront également nationaux et étrangers.

ABD EL-HAMID BADAWI PACHA.

LE JEUNE VISAGE DE LA FRANCE.

Ceci n'est pas un article de propagande, mais un hommage ému que je veux rendre à la jeunesse de France et l'expression de l'immense espoir, ou plutôt de la certitude que je place en elle.

J'appartiens à une génération qui a vécu son adolescence et sa jeunesse pendant l'entre-deux-guerres. Nous savions très exactement ce que l'on entendait quand on disait que les jeunes de 1914-18 avaient été désaxés par l'effet de la guerre. Nous voyions autour de nous nos aînés qui étaient saisis par une sorte de fièvre. Il s'agissait pour eux de vivre vite, de vivre double, d'accumuler les jouissances, d'en découvrir d'artificielles et de s'épuiser moins en plaisirs qu'en sensations. Il fallait aussi que toutes les interdictions tombassent, que toutes les limitations s'écartassent et que tout ce qui était lien, continuité, lente éclosion, cédât à la nouveauté, à la surprise, à l'originalité à tout prix. Cet état d'esprit était, je crois, assez fantasque et ne manquait pas de pittoresque. Il avait aussi ses pudeurs qui cachaient le sentiment sous l'ironie, le désabusement sous la foi dans le moment présent et une affreuse connaissance du réel sous un cynisme très spirituel. Tout ce que cette génération a touché porte sa marque, et dans les arts, la littérature, la poésie, elle est celle d'un romantisme à rebours. Chacune des œuvres de cette époque est une espèce de

bombe ou de fusée. Toutes interrompirent la haute méditation où en ce siècle Valéry, Gide, Proust, Claudel engageaient la France selon l'évolution naturelle de son message.

Je n'accuse pas et cela serait injuste, car cette génération de l'autre guerre aurait pu tomber dans l'apathie, l'impuissance, la débauche ; or, elle produisit des œuvres éclatantes, elle sut vivre ses paradoxes, elle eut son style et sa philosophie. Elle ne manqua ni de nerfs ni de personnalité. Mais elle vécut entièrement séparée tout ensemble de ce qui la précédait et de ce qui la suivait. Elle avait un rythme qui n'était pas celui d'une race, une voix qui n'avait pas certaines inflexions immémoriales, un sourire convulsé que personne ne reconnaissait entièrement.

Ma génération refusa absolument d'entrer dans ces voies et ceux d'entre nous qui les utilisèrent le firent avec précaution et en cherchant à reconstruire les ponts que ces aventuriers de l'esprit avaient fait sauter.

Je ne veux pas dire que nous étions d'esprit réactionnaire ni que nous nous complaisions dans les moules du passé. Loin de là. Mais au milieu des ruines et des châteaux de cartes, nous sentions que rien ne se ferait. Et nous cherchâmes éperdument nos valeurs, notre sens et les mots d'un langage que la France pût éternellement reconnaître pour sien. Il nous fallait reprendre pied, revenir à une certaine stabilité, c'est-à-dire à une vue classique des choses. Par ailleurs, une certaine évolution s'était accomplie, certaines chrysalides étaient dépouillées et il fallait en reconnaître les conséquences et les développements. En un mot, nous devions, d'une part, renouer avec la tradition de la France, rejoindre Claudel, Proust, Gide, Valéry au point où la guerre avait interrompu l'impulsion qu'ils avaient donnée, et, d'autre part, pousser nos propres prolongements selon un avenir qui tout à la fois fût notre œuvre et congénital au caractère pérenne de la pensée française, sans toutefois refuser

l'acquis de l'expérience illustrée par la génération de la guerre, que cet acquis représentât des négations définitives ou des affirmations nouvelles (car tout se rencontre du moins valable jusqu'à l'incontestable dans cette sorte de sac de prestidigitateur). La tâche de ma génération n'était pas facile. Il s'agissait de rétablir l'équilibre ; or, tout équilibre implique le sacrifice de tout ce qu'on ôte aux plateaux de la balance. Et ces choses étaient parfois singulièrement attrayantes et séduisantes. Elles appartenaient à tous les domaines, qu'elles fussent morales, artistiques, littéraires, intellectuelles ou, plus dangereusement, des façons de penser ou de vivre. C'est lentement, quoique passionnément, que nous reconstituâmes un tableau des valeurs, l'échelle d'une rigueur et le sens des dons classiques de la vie. Nous reconnûmes avec courage et entêtement le prix de la patience, de toutes les longues patiences, celles de l'esprit et celles du cœur. Nous découvriâmes également l'acte héroïque par lequel l'humanité confère la durée aux fragilités de son destin. Le visage de la jeunesse française avait retrouvé sa pureté sans seconde. Et je dois avouer à mi-voix que j'en étais éperdument amoureux.

Quand cette guerre éclata, j'eus horriblement peur ; il me sembla que tout ce que j'aimais était menacé. Après l'armistice, lorsque les douleurs inouïes de l'occupation ennemie commencèrent, je me dis que tous les sacrifices, tout le courage, toute l'œuvre de ma génération allaient être abolis dans leurs résultats et qu'après la victoire, tout serait à recommencer. Je ne pensais même pas que nous, nous pourrions recommencer, nous dont les œuvres n'avaient pas eu le temps de parvenir à maturité. Après quatre ans d'occupation, j'étais douloureusement persuadé que la rupture provoquée en 1914-18 serait définitive, que plus personne ne comprendrait ce que nous avions à dire, que le silence serait imposé à notre voix faute d'un auditoire capable d'entendre la parole essentielle que nous voulions proclamer.

Il ne s'agit pas ici d'un défaitisme intellectuel, je ne croyais pas qu'une période d'obscurantisme s'étendrait sur la France, ce plus lumineux des pays. Mais il me paraissait que les intérêts de sa jeunesse martyrisée, vouée à l'action brutale, détournée de son véritable destin, ne seraient plus les nôtres, ni exprimables dans la même langue, ni semblablement motivés. En somme, si je continuais à croire à l'éternité de la France, je n'étais plus trop assuré de reconnaître son visage ni de très bien comprendre ce qu'elle disait. Peut-être imaginais-je qu'elle serait comme ces gens frappés d'amnésie qui continuent à être eux-mêmes, mais ignorent tout ce qui dans leur vie précède la catastrophe. Or, peut-il y avoir pire supplice pour celui qui aime que de se voir totalement annulé dans la mémoire de l'être cher? Tel était mon supplice ou du moins le sens de mon inquiétude et de mon attente.

Je m'étais trompé, rien n'était plus faux.

On ne peut écrire plus longuement cette phrase, aucun mot ne rendrait le frémissement de ma joie, aucun l'hymne muet de mon bonheur, ni le tremblement de mon cœur à reconnaître, à retrouver le visage même de son éternel amour.

D'abord, je dois dire bien haut que ma génération n'a renoncé à aucune de ses admirables entreprises, qu'elle n'a manqué à aucune de ses promesses. Et que ce fût en France sous la botte de l'ennemi avec tous les dangers imminents que cela impliquait ou sur la terre d'exil dans les larmes d'une mortelle nostalgie et d'une insoutenable solitude, elle s'est maintenue, elle a poursuivi son œuvre, elle l'a menée jusqu'au jour et chacun la peut connaître de Camus et Sartre jusqu'à Pierre Emmanuel et Druon ou moi-même.

Ensuite, il s'est produit ceci d'extraordinaire : nos liens avec la génération de ceux qui ont vingt ans aujourd'hui n'ont pas été coupés — ces garçons qui ont subi le travail forcé, connu la faim et le froid, et qui se

battent aujourd'hui du Rhin jusqu'en Birmanie, ces garçons qui ont fréquenté les lycées en chaussures de bois avec le ventre creux et n'ont pas eu le temps d'aller à l'Université, ces durs à cuire en herbe d'hier, ces héros d'aujourd'hui, ont-ils sauvegardé ce que nous avons reconquis. Ils ne font pas que nous rendre la France, ils nous la rendent telle qu'ils l'ont reçue avec quelque chose en plus.

Si je veux faire entendre jusqu'en ses nuances intimes cette vérité bouleversante, si je veux également que l'on sente ce qu'elle a de miraculeux, il faut que je passe au récit personnel, à la confidence, en somme, au cas particulier. J'ai rencontré au Caire un gamin de dix-neuf ans qui arrivait de Paris. Ce gamin avait dû travailler dans quelque usine de France sous la menace des mitrailleuses allemandes. Il avait su refuser son travail à l'ennemi et fuir à Paris depuis la Haute-Savoie. Il s'en allait aux confins de l'Inde pour se battre. Cet enfant était sergent et savait commander des hommes. Il prenait l'avion comme nous montons en taxi. Il allait au danger et en revenait sans en parler et il souriait en disant qu'il appartenait à la génération sacrifiée.

Quand d'abord je le vis, je crus que nous n'avions rien de commun, lui que l'action avait dépossédé de sa vie et moi que la pensée avait retiré à l'action. Au bout de dix minutes, nous nous aperçûmes que nous nous connaissions par cœur, qu'en vérité nous ne nous étions jamais quittés. Il était très précisément chacun des amis que j'avais eus à dix-neuf ans, avec le même don naturel pour l'amitié, la même pudeur charmante dont le jeune Français entoure ses sentiments forts, le même idéalisme sage qui tient compte des réalités, la même mesure dans le jugement, un identique enthousiasme pour les Idées et les Réalités de l'Esprit, un identique amour de ce qui est à la fois beau et significatif, la même foi dans les valeurs intellectuelles, esthétiques et sensibles et cet oubli de soi dans l'admiration si elle se justifie par des

œuvres ou des actes, et cette recherche de sa propre figure la plus nette, la mieux dégagée du collectif, et encore cette honnêteté qui se refuse au charlatanisme, aux déguisements, à la soufflure comme aux passe-droit de toutes sortes et aux hypocrisies qu'elles soient pour autrui ou pour soi, et enfin cette gentillesse, cet altruisme, cette espèce de curiosité et d'imagination qui s'intéressent aux autres et font la bonté active, éclairée, compréhensive et très proche de la véritable intelligence. Mon jeune ami avait toutes ces qualités que j'ai connues en France et, de plus, il s'élançait dans l'action sanglante et périlleuse exigée par la patrie sans toutefois y rien céder de ses délicatesses intérieures. Il savait ici — et je suis sûr que dans l'enfer extrême-oriental, il sait encore — défendre contre l'accident de la guerre ses hauts intérêts intellectuels, ses merveilleuses curiosités de l'esprit, et sa soif de connaître, de sentir et de s'exprimer selon les voies de la France qu'il suit en lui-même fidèlement. Je ne doute pas que s'il a sauvé du boche ce jeune et beau visage de la France, il ne le sauve également du Japonais. Mais ce visage est sauvé, car cet adolescent de France n'est pas seul à le porter vers ses grands destins, ils sont des millions comme lui.

CYRIL DES BAUX.

RATIONALISME OU SURRATIONALISME ?

*Praestet fides supplementum
Sensuum defectui.*

(Tantum Ergo...)

Lorsqu'après le *Syllabus* Ferdinand Brunetière fulmina son propre décret d'anathème : « qui sait si l'intelligence ne serait pas le grand péché contre l'humanité » (1), il n'était, ce meneur mené, que le mouton de Panurge. Par un de ces tours dont l'histoire déjoue les faiseurs de systèmes, l'avènement de la Troisième République coïncidait en effet avec l'attaque la plus délibérée qu'ait subie, depuis trois siècles, la pensée critique — ou peut-être la pensée. Née dans les spasmes d'une civilisation industrielle à peine convalescente de la machine à vapeur et qui se voyait déjà menacée d'une seconde maladie infantile, l'électricité, la République française, en dépit de quelques tentatives officielles, se signala dès sa jeunesse par beaucoup de défiance à l'égard du rationalisme. Après la secousse de l'électricité, ce fut la *grande guerre*, que bientôt compléta l'effondrement de Wall Street et, par contre-coup, celui des bourses en Europe. A symptômes analogues, et qui présageaient une crise capitale, les médecins politiques ne surent que prescrire le remède

(1) Voir GOURMONT, *Épilogues*, 2^e série, p. 104. Il explique avec vraisemblance la volte-face de Brunetière, ex-apôtre du trans-formisme.

traditionnel, celui que déjà dénonçait Montaigne comme l'impuissante panacée proposée par les sages aux périodes confuses : « répéter chaque jour *A bas l'intelligence!* (300 fois) ». De Brunetière à Daniel-Rops, des cercles symbolistes à l'école Doloriste, d'Alfred Fouillée à Louis Lavelle, ce furent, en France, les saturnales du « mysticisme » (1) et le paradis des disciplines véreuses : Sâr Péladan fut à l'honneur, et la vision paroptique.

La laideur et les absurdités qu'on s'efforçait ainsi de camoufler ne se voyaient pas qu'en la France républicaine : la « crise » du monde moderne atteignait toutes les nations. A ce concours de résistance politique, la bourgeoisie anglaise déléguait Aldous Huxley, l'américaine, Waldo Frank, l'espagnole, Unamuno, l'italienne, Papini ou d'Annunzio. Kierkegaard devint *le grand homme*, non pour sa vraie grandeur, dont les riches n'avaient cure, mais pour des sarcasmes, dont ils avaient besoin, contre l'intelligence. Il est en passe pourtant de céder la gloire à M. Alexis Carrel, docteur ès faux et usage de faux, celui qui a scientifiquement découvert que pour sauver la civilisation, il suffit d'empêcher les ouvriers de se laver. Giuseppe Toffanin avait-il donc raison, qui annonçait *la fin de l'humanisme* (2) ?

Quoique les hommes les plus grands aient dédaigné ou refusé de s'associer à ces orgies, l'importance de l'opinion moyenne est telle, aujourd'hui, que ce dernier demi-siècle — pour qui le considère en bloc ou statistiquement — reste celui où les religionnaires de tout froc ont lancé contre les rationaux une offensive perfide, convergente, inexpiable. Qui pis est, la pression de l'opinion moyenne est aujourd'hui si forte que plusieurs bons esprits n'hésitent point, pour sauver ce qu'ils

(1) J'ai rassemblé, dans un article de *Sur (Prostitución de la mistica)*, août 1940, une masse de faits qui justifient cette assertion.

(2) *La fine dell'umenesimo*, Turin, Bocca, 1920.

appellent le *surrationalisme*, à se délester du décrépît, du gâteux, du grotesque *rationalisme*.

Inutile de préparer un monde futur si l'on ne s'accorde au préalable sur le rôle qu'y devra jouer cette empêcheuse de tourner en rond, cette sorcière, ce phénix : l'intelligence, la raison (pour nos ennemis, c'est tout un).

*
* *

Que parfois, à la légère, la raison se soit compromise avec telle ou telle rêverie de philosophe (la doctrine de Comte, le maurrassisme, la cléricature de Benda, ou le marxisme), on peut le regretter, mais surtout que des esprits malveillants aient interprété comme autant d'échecs de la raison les correctifs apportés à telle ou telle des hypothèses en cause, bref, comme autant de défaites les victoires de l'homme. On peut aussi déplorer que plusieurs esprits agnostiques, mais stériles et de nature théologique, se soient isolés, sous le nom d'« intellectuelistes » (voire de « rationalistes »), dans un système dont les sottises non seulement les ont eux-mêmes déshonorés, ce qui serait peu, mais encore ont atteint la raison authentique et l'intelligence plénière. Pour les grands rationalistes toutefois, leur discipline ne fut jamais qu'une méthode, que *la* méthode, celle qui imposait à Diderot (disciple qu'il était de Descartes et suffisamment pour invoquer parfois les *esprits animaux*) de résoudre en un monisme matérialiste les deux substances cartésiennes, ou de remplacer, par une sensibilité éparse dans la matière, la divine chiquenaude ; pareillement, ceux d'entre nous que Marx aida dans leur jeunesse, quelle meilleure assurance peuvent-ils donner d'avoir compris le rationalisme de ce théoricien, que de refuser de se laisser obnubiler par les nuées de la métaphysique *dialectique*? (1)

(1) Cf. *Dialéctica materialista y dialéctica taoísta* (Sur, juin 1941).

Et si dans leur zèle de néophytes, quelques illuminés ont imprudemment annoncé le jour proche où la science, puisqu'elle permet la synthèse de l'acétylène, va tout supplanter, arts, morales, vie spirituelle (1), ils n'ont fait que commettre une erreur symétrique à celle d'hommes qui, comme Crooks, Jeans, Eddington ou Compton, parce qu'ils sont conscients des limites de la connaissance rationnelle, renvoient les hommes au quakerisme, à la métapsychie, aux Églises quelles qu'elles soient — bénites ou maudites — mais Églises. Ni Berthelot, par ses illusions scientistes, ni Eddington, par ses naïvetés pseudo-mystiques, ne démontrent que l'intelligence a tort ou que la raison doit se taire. Tout au plus manifestent-ils ce que Confucius avait dit voilà 25 siècles, et que le sage n'est jamais un spécialiste (2). L'un et l'autre excès risquent pourtant de jeter dans « l'opposition anti-scientifique » (ne fût-ce qu'un instant, ce serait trop) des esprits droits qui savent apprécier les sciences et cultiver « celle qui concorde avec leur forme d'intelligence » (3).

Il importe donc, pour couper court aux calomnies, d'examiner les griefs proférés contre l'intelligence, quitte à faire, s'il le faut, justice expédiente aussi bien qu'expéditive. C'est merveille de voir comme les réussites les plus exquis de la raison sont, depuis 50 ans, interprétées à son dam. Que de « crises » de l'intelligence, à croire nos bons réactionnaires ! Crise de l'évolutionnisme, crise de la gravitation, crise de la causalité, crise du matérialisme, vingt crises, deux cents crises, au besoin, sous l'abondance desquelles on veut cacher la seule crise vraie, celle du capitalisme monopolisateur.

Que de gorges-chaudes, dans les salons « bien »,

(1) Cf. GOURMONT, *Épilogues*, 3^e série, *La science et les sciences*, p. 14-18 ; aussi *Épilogues*, 2^e série, *L'abus de la science*, p. 283-287.

(2) *Kiun dzeu pou k'i* (Louen Yu, 11, 12).

(3) GOURMONT, *Épilogues*, 3^e série, p. 17.

quand se divulgua la relativité, c'est-à-dire, se donnait-on la peine d'expliquer, la doctrine du grand génie qui jetait bas les idoles classiques, Newton, la pomme-vous-savez, l'expérience, enfin, vous voyez, l'intuition, ah! l'intuition...

Quand se vulgarisèrent les *quanta*, ce fut, dans les mêmes salons, un délire d'enthousiasme : « Fi de la causalité ! Et vive le Roi ! Nul déterminisme ne survit à la découverte de comment l'appellez-vous, il y a du *berg*, là-dedans, comme Bergson... »

— Heisenberg ?

— Peut-être, enfin, mon cher, l'électron, comme vous, comme lui, comme nous, a maintenant son petit libre arbitre. Et vive la liberté ! La gueuse, on la pendra ! A propos de liberté, c'est intolérable, ces grèves sur le tas ! Là ! là ! si seulement nous avons un Hitler, pour mettre un peu d'ordre dans toute cette anarchie...

— Dans l'anarchie des libres électrons ? demanda un physicien. On se méprit sur son sourire. » (1)

Après que Driesch eut démontré qu'avec un demi-œuf d'oursin il pouvait produire un oursin tout entier, de bons apôtres, et fort désintéressés, expliquèrent aux gogos que non seulement la théorie mécaniste venait ainsi d'être achevée pour de bon qui prétendait enfermer chaque organe adulte dans une cellule de l'œuf, mais qu'on rétablissait du même coup la véracité — parfois suspectée — de la Genèse et que qui voulait bien réfléchir

(1) En ce sens, voyez Caillois : « On frémit à la pensée des ravages que ne manqueront pas d'exercer les théories relativistes et la mécanique quantique. Déjà la philosophie est contaminée. On exploite par des expressions imbéciles telles que la *liberté de l'électron*... la relation d'incertitude d'Heisenberg etc... ». *L'Alternative : Naturphilosophie ou Wissenschaftlehre (Cahiers du Sud*, mai-juin 1937, p. 118-119). En sens contraire l'article superficiel de Jacques Spitz, *Les quanta et l'individu (Nouvelle Revue française*, décembre 1938, p. 998-1007). Spitz conclut contre l'intelligence.

comprendrait désormais pourquoi, privilégiés parmi tous les mammifères, les cétacés furent épargnés au déluge, furent comblés par le déluge. C'était écrit dans le demi-cœuf d'oursin.

La faille se décalait donc entre ce qu'on dénommait la raison d'une part et ce que d'autre part on disait : intuition, mysticisme.

Alors que Husserl, Max Scheler, Heidegger, les phénoménologues et la *Lebensphilosophie* attaquent les caricatures bourgeoises, dogmatiques, théologiennes de la raison, c'est la raison elle-même et le droit à l'examen que visent plusieurs de ceux qui se réclament d'eux (1). Les poètes, bien entendu, favorisent une mode qui les met pour un temps au pinacle. « Le poète, écrit Harriet Monroe, est presque toujours non-mathématicien, non scientifique » (2). Exemples : Valéry, ou l'auteur d'*Alice in Wonder land*, mathématiciens l'un et l'autre. Bachelard lui-même, en 1938 : « les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses », ce que plus d'un savant contesterait, plus d'un poète (3). Après avoir vidé la raison de tout ce qu'elle contient, on l'accuse d'être vide. Et en avant pour les reconstructions du monde ; hitlérienne, poétique, swedenborgienne, dynamique, Christian Scientist, organique.

Le malheur (notre bonheur) c'est que rien n'autorisait les salons, la presse, les vulgarisateurs, à interpréter comme ils le firent, impunément hélas, Driesch, les *quanta* ou la relativité.

Mais Driesch donna l'exemple de la déloyauté. Lorsqu'à telle explication mécaniste de la vie (celle selon qui

(1) Mais non point les meilleurs, Sartre par exemple (*L'Imagination*, Alcan, 1936 ; *L'Imaginaire*, N. R. F. 1940).

(2) *Poetry*, XV, 1919-1920, p. 209.

(3) *La psychanalyse du feu* (N.R.F. août 1938, p. 236). Mais : « le mathématicien, et le géomètre et le joueur d'échecs sont des voyants ». GOURMONT, *Le problème du style*, p. 153.

chaque organe définitif serait préformé dans telle partie de l'œuf à l'exclusion de toute autre), explication que ruinait en effet son expérience sur les oursins, il substitua l'« explication » par le concept d'*entéléchie*, ce fut un acte déshonnête. Car il n'avait point démontré l'impossibilité de toute explication positiviste. De plus, et pour reprendre le mot de Reichenbach, que faisait-il, sinon substituer à une « détermination par l'avenir » la « détermination par le truchement d'une entité métaphysique » (1)? On voit mal ce que l'esprit gagne au change, ou l'œuf d'oursin.

Si Driesch, savant lui-même, subissait à ce point la pression des forces ambiantes qu'il déviât ainsi, pour

(1) *Ziele und Wege der heutigen Naturphilosophie*, Leipzig, 1931, p. 17-18. C'est une critique analogue que formule Th. H. Morgan, dans son ouvrage capital *Embryologie et génétique*, p. 239 : « Il est peut-être superflu de critiquer une telle vue tant qu'elle se reconnaît pour purement métaphysique, mais au moins faut-il dire ceci : premièrement, l'explication est aussi obscure que les faits qu'elle prétend éclairer ; deuxièmement, eu égard à son esprit finaliste, elle tend à entraver toute recherche d'une explication naturelle ; troisièmement, certains faits concernant la régénération la mettent en mauvaise posture, pour autant qu'elle imagine l'entéléchie comme un agent bienfaisant ». Et Morgan donne plusieurs exemples : « Un Ver de terre est coupé en deux par le milieu du corps. Le morceau postérieur forme une tête de 4 ou 5 segments, mais, dès lors que la région génitale ne se régénère pas, l'animal ne pourra jamais se reproduire. Si le Ver est coupé plus en arrière, il se formera, à l'avant du morceau postérieur, une queue... mais le morceau à deux queues meurt après un temps, incapable de se nourrir ». Voilà, pour la finalité, une singulière imprévoyance ; il y a mieux encore, p. 240-241 : « Si l'on enlève le bourgeon terminal de croissance (chez les plantes supérieures capables de régénération) on excite au développement certains des bourgeons d'attente qui sont situés plus bas sur la tige. Ici, le problème est plutôt de savoir ce qui tient en échec le développement de ces bourgeons, et tout indique que c'est une substance déterminée qui se forme à l'extrémité de la tige. Cette substance a été isolée, on en a démontré expérimentalement la fonction. Voilà donc une substance chimique qui aurait certaines propriétés d'une entéléchie ».

servir l'irrationalisme, de la voie expérimentale, on s'étonna moins de voir Planck réintroduire la religion à la suite du quantisme : « l'intelligence doit laisser une place au caractère, et la connaissance scientifique à la croyance religieuse » (1), car lui du moins laisse à la science son domaine et ne cherche pas à y glisser des notions religieuses : « puisque la pensée scientifique s'identifie à la pensée causale, le but ultime de toute science est l'application complète du principe causal à l'objet de l'investigation » (2).

Texte important, puisque Planck fut versé dans la querelle des *quanta*, et qu'il n'est pas suspect de complaisances rationalistes ; texte qui devrait contraindre au silence, ou du moins à de nouvelles expériences, tous ceux qui, pour préparer l'esclavage des hommes, exaltent à l'envi la liberté de l'électron. Aussi bien Philipp Frank, le grand physicien de Prague, est-il formel lui aussi : « Il est impossible que nous puissions jamais arriver, par une analogie tirée de la physique, au concept philosophique et complètement métaphysique de libre arbitre » (3).

Battus à l'escroquerie quantique, nos « mystiques » se rabattent sur le calcul des probabilités, car il faut voir comme ces ennemis de la science s'intéressent au calcul.

(1) Je traduis Planck d'après l'édition argentine : *¿ Adonde va la ciencia?* Buenos Aires, Losada, 1941. « La inteligencia tiene que dejar lugar al carácter, y el conocimiento científico a la creencia religiosa », p. 183.

(2) *Ibid.*, p. 173. « Como el pensamiento científico es idéntico al pensamiento causal, la meta definitiva de toda ciencia es la completa aplicación del principio causal al objeto de la investigación ».

(3) Je traduis d'après l'édition anglaise : *Interpretations and misinterpretations of modern physics*, Paris, Hermann, 1938. « One can never arrive at the philosophical and completely metaphysical concept of free-will by any analogy to physics », p. 23. Le livre tout entier est capital.

Mais Castelnuovo, et avec lui les mathématiciens, refusent de considérer comme « irréductible » l'« antithèse » qu'on essaie d'« accréditer » entre « déterminisme et probabilité ». Le calcul des probabilités « est pour ainsi dire un engin d'*avant-garde*. Il permet d'arriver là où d'autres moyens de recherche, pour le moment, ne peuvent pas parvenir. Mais il n'est à même de nous donner qu'une vue d'ensemble du phénomène. Pour en étudier les détails, force nous sera toujours d'avoir recours à des procédés plus parfaits que la science ne manquera pas d'élaborer à mesure qu'elle avancera » (1). Encore une arme qui fait long feu aux mains inexpertes de nos irrationaux. Et que feront ces libertaires acharnés à nous asservir si la physique des quanta met en cause, ainsi qu'il semble, bien plutôt que le déterminisme, la réalité même de cet électron dont nul ne sait calculer à quel endroit de son orbite le trouver. Plus de libres électrons, plus de ghettos ?

Oh ! ces messieurs trouveront autre chose : entre eux et nous, c'est une lutte à mort. Ils trouveront, par exemple, que « la relativité, vous savez, qui fut inventée par un savant *inconnu*, elle du moins subsiste, et ruine la raison ». Il faudra donc leur expliquer que contrairement à l'opinion vulgaire, la leur, le « système » d'Einstein, loin de ruiner l'hypothèse newtonienne, la transforme, la corrige et la rend valable, ainsi amendée, dans un plus grand nombre de cas ; lorsque, par exemple, la vitesse de rotation des planètes est si grande que les formules de Newton ne sont plus tout à fait exactes. Ainsi l'on a vu la géométrie euclidienne devenir un cas particulier de la géométrie selon Lobatchewsky.

La raison a décidément la vie dure. Il aurait suffi aux

(1) Guido CASTELNUOVO, *La probabilité dans les différentes branches de la science*, Paris, Hermann, 1937. Les premières allusions résument un texte de la page 58 ; le texte cité est à la page 59. *Plus parfaits* veut dire, tout simplement : *moins imparfaits*.

religioneux d'un tant soit peu de culture ou de bonne foi pour s'épargner de chercher dans les résultats de la connaissance rationnelle des arguments contre l'intelligence. Goblot les avait prévenus que « prétendre *connaître* (je souligne) autrement que par l'*intelligence* (je souligne) c'est dire qu'il est légitime d'affirmer ce qu'on ignore » (1). Et Poincaré, différemment mais aux mêmes fins, les invitait à considérer que la science « est condamnée à osciller constamment de l'atomisme au continuisme, du mécanisme au dynamisme, et inversement » (2). Choisir, à dessein, une semaine où la connaissance se trouve en apparence plus près du dynamisme que de l'hypothèse opposée (mais complémentaire), puis crier haro sur l'intelligence et la raison, outre que c'est ignorer la nature même du savoir (qui n'est soi-même que mouvant, inachevé) c'est oublier aussi que les quanta, les probabilités ou les idées d'Einstein sont des instantanés que l'univers imprime en nous par la vertu et la faiblesse indissolubles de l'intelligence humaine.

*
* *

Et si, durant deux ou trois décades, les excès de l'*intellectualisme* a prioriste et dogmatique (celui qui résoud les conflits de passions en chocs de représentations), a fait tort par ses excès à l'authentique intelligence, il y aurait quelque injustice à dénommer ceux-là seuls *rationalistes* que leur sécheresse, leur tyrannie, désigne au mépris des rationaux. Le passé, le présent sont fertiles en esprits fidèles à la raison et qui, pour cette raison même, n'oublient point que l'homme est chair. Si jaloux qu'il se montrât des droits de l'intelligence, quand donc Rémy de Gourmont a-t-il tenu pour négligeables les pas-

(1) *La classification des sciences*, p. 4.

(2) *Les conceptions nouvelles de la matière* in *Le matérialisme actuel* (Paris, Flammarion, 1913), p. 53.

sions, pour réductibles les désirs? N'a-t-il point composé une *Physique de l'amour*? N'a-t-il point répliqué par un « épilogue », une épigramme, aux religionnaires de l'intellectualisme, tels que Ch. Seignobos : « Cela est chrétien ; cela est piétiste ; cela est la révolte de l'intellectuel, étonné de se croire intelligent, contre la nature, la vie, la beauté, la noble liberté des instincts » (1). Une raison qui n'exclue rien du champ de sa curiosité, si Gourmont la pouvait concevoir, et posséder, c'est désormais un acquis, grâce à la sociologie. « Mort aux mythes ! » écrivait Flaubert en 1852, avant Frazer et Durkheim. Ce fut le cri de plusieurs jeunes gens qui, vers 1930, alors que surgissaient partout d'horribles religions politiques, croyaient par là sauver l'esprit. J'étais l'un d'eux, et me documentais sur le mythe de Rimbaud avec le dessein d'en finir avec tous les mythes. A mesure toutefois que mes recherches m'entraînaient vers l'histoire des religions et vers la sociologie, le mythe m'apparut un des éléments dont la raison doit admettre qu'ils sont indispensables à l'ordre d'une société. Et j'observais que le mythe, s'il règne, tend à ne pas tolérer d'activité intellectuelle, cependant que celle-ci, quand elle règne, peut comprendre et encourager ceux des mythes qui, féconds pour l'ensemble de la communauté, ne stérilisent pas les jeux de la raison. Ainsi la raison, qui embrasse le mythe, vaut mieux que le Mythe-Roi, mortel à l'intelligence. Au seuil de cette ère que nous voulons radicalement neuve, il est encourageant de remarquer combien nombreux sont les rationaux qui pensent aux mythes futurs (2). Comme nous resterons longtemps encore ces « machines à faire des

(1) *Épilogues, Volume complémentaire*, p. 43-47 : *Le mysticisme rationaliste*.

(2) Voyez en particulier Roger CAILLOIS, *Le mythe et l'homme*, Paris, N.R.F. 1937 (trad. en espagnol publiée à Sur, 1939 : *El mito y el hombre*). Le premier essai traite de la *Fonction du mythe*.

dieux» que Bergson voit en nous, la raison seule pourra choisir, entre les mythes secrétés par les groupes humains, les mieux adaptés à chaque conjoncture. Nul doute qu'une victoire hitlérienne aurait vu les chefs nazis imposer, très raisonnablement, deux sortes de mythes à la plus grande Allemagne : pour les germains, le mythe du *Herrenvolk*, pour les slaves, latins, anglo-saxons, etc. . . , les mythes chrétiens bons pour les *Heerdenvölker* et (si possible) les mythes catholiques. D'un candidat dieu qui restait dans l'opposition, le choix délibéré de Constantin, celui de Clovis — plus tard — fit le maître du monde médiéval. Ces deux souverains montrent la voie aux rationaux.

Autre supériorité de la raison sur tout ce qui la combat : elle n'admet pas que les lois de l'esprit humain *reflètent* des lois objectives inscrites dans le cosmos, car cette illusion se réduit à la fable chrétienne que le monde est créé pour l'homme, et donc, pour l'intelligence de l'homme. Elle sait qu'à mesure que s'étend le domaine du connu, s'accroît le désert de l'ignoré. Elle ne nie pas, n'exalte pas l'irrationnel, le non encore intelligible. Elle se réserve. Elle aime Jean de la Croix. Et s'il lui faut se prononcer sur Agrippa ou Paracelse, elle ne marchande point son estime pour ces grands aventuriers. Mais elle n'oublie pas qu'entre les premiers récits des mœurs « primitives », ceux que nous transmirent les successeurs de Magellan, et les observations de Malinowski ou le *Sun Chief* de Simmons, l'écart est sans doute aussi grave qu'entre Swedenborg et Einstein. De même tient-elle que l'admiration qu'on peut éprouver pour ces réfractaires ne peut nous imposer de les préférer, comme recteurs d'une société d'hommes, à Confucius (à Platon même, moins humain déjà, celui-ci, dans sa *République*, que Confucius au *Louen Yu*). Car si Confucius l'agnostique est devenu le bon dieu des masses confucéennes et n'a pu qu'il ne fût adoré, fétichisé, lui qui priaît à peine et refusait de spéculer sur l'après-mort, s'il n'a pu que son

positivisme humaniste ne donnât naissance à des fables, une religion, combien plus peut-on craindre que les idées de Swedenborg, une fois mythifiées par les sentiments collectifs, ne nous précipitent à la folie.

Or, quand on lit ce que croient la plupart de ceux qui croient aujourd'hui se réclamer de Paracelse, ou Swedenborg, quand on assiste aux réunions de la Christian Science, on redoute l'audace de ceux qui songent à choisir, comme pasteurs de peuples, des héros qui ne sont grands que seuls, et réfractaires. C'est pourquoi le respect que la raison sait prodiguer à ces derniers ne s'étend pas aux sciences « maudites », que Marcel Boll, en son dernier ouvrage, dit plus justement « captivantes » (1). Dans la plupart des cas, la supercherie de ces prétendues « sciences » fut démasquée par des expériences cruciales, aussi décisives que celles de Pascal prouvant au P. Noël que, malgré la Compagnie, le vide se pouvait obtenir.

Il est en effet hors de doute que les résultats obtenus par la radiesthésie au cours d'une épreuve honnête et démonstrative, coïncident exactement avec les chances de réponse juste qu'aurait pu donner un simple calcul des probabilités. Concéder à toutes ces « mancies » la licence dont elles ont joui du fait de nos angoisses, de nos incertitudes, de nos faiblesses, équivaldrait au suicide spirituel. Que Daniel-Rops, confit en papisme, invoque en faveur de l'imposture qui convertit Arthur Rimbaud l'horoscope publié dans *Minotaure*, 50 ans après la mort du poète, et qu'il insinue que ce document, fabriqué après

(1) *Quelques sciences captivantes : hypnotisme, psychanalyse, suggestion, mélapsychie, astrologie, spiritisme, radiesthésie*, Marseille, Sagittaire, 1941, in-8°, 301 pages. Superficiel, comme la plupart des ouvrages de Boll, celui-ci est du moins indiscutable scientifiquement, aux dires des experts. On ne relève d'erreurs que minimales, et qui n'affectent en rien la validité de la thèse soutenue.

coup par M. Paul Chardon, « laisse nettement conclure à la probabilité de la conversion » (1), c'est assez drôle, puisque l'Église proscrit toutes les sciences maudites, (qu'elle prétend démoniaques, sans doute pour la concurrence qu'elles font au vrai Dieu). Mais il est au moins fâcheux que la même armée française qui refusait d'écouter les avocats du tank et de l'avion, ou qui, par la plume du Maréchal Pétain, poussait l'audace de la pensée jusqu'à nier que ces armes eussent la moindre efficacité, ait confié à des radiesthésistes, en 1940, le soin de repérer les parachutistes ennemis : à juger d'après l'aisance avec laquelle ceux-ci ont disloqué nos communications, accru la panique et collaboré à la campagne de France, on voit les bienfaits des baguettes de sourcier. Partisans de l'irraison, mais pour autrui, les chefs nazis mettaient, à préparer leur invasion, toutes les ressources de leur intelligence ; comme ils devaient rire, entre leurs têtes de morts, de sa section radiesthésique pour le repérage des parachutistes ennemis, — quelque chose comme la « S. R. R. P. E. » ! Et voilà où mène l'irraison : à l'alphitomancie, à l'axino-, la capno-, la pego-, l'alectyo-, ou la lychnomancie, toutes *mancies* très authentiques, très efficaces et qui furent en leur temps aussi vraies que notre radiesthésie (2). Pourquoi ne pas remettre désormais et la paix et la guerre à l'une des plus originales, l'une des plus sûres parmi les méthodes divinatoires, celle qui consiste à interroger la forme des taches d'encre ? Si disposée que soit la raison à tout peser, on ne peut lui demander de prendre plus longtemps au sérieux toutes les disciplines qui se refusent systématiquement à toute expérience, ou qui, lorsqu'elle ne peuvent éluder cette épreuve (dont elles sortent vaincues), crient que ce n'est pas de jeu. Nous prendrons le « mysticisme »

(1) Rimbaud, Plon, 1936, p. 24, n. 1.

(2) Pour une liste moins incomplète des principales *mancies* voyez Diderot à l'article *Divination* de son *Encyclopédie*.

pour ce qu'il est à notre époque, pour une activité qui consiste à vendre des « dessous de bras mystiques » (1), à nommer Miss Tick une voyante parisienne, à créer, dans les images hebdomadaires du *Chicago Sunday Sun* un héros merveilleux, coiffé du turban que nous avons vu, en France, sur le crâne du Fakir Tahra Bey, et possesseur d'une amulette qui le rend tout-puissant : M. Mystic (2).

« Je n'ai pas voulu cela », gémeraient peut-être, s'ils existaient, les mânes de Brunetière. Si, et Benda l'avait dit : « Je crois bien que Bossuet lui-même, malgré ses foudres contre Richard Simon, eût reculé devant l'anathème lancé par Brunetière contre tout l'intellectualisme. C'est que, depuis Bossuet, l'intellectualisme a fait du chemin et que la hiérarchie sociale a pu voir le mal qu'il lui cause, même s'il prétend la respecter » (3). C'est que la raison, au lieu de se borner à battre en brèche les châteaux de cartes de la théologie, s'occupe maintenant de jeter bas ceux des modernes féodaux. C'est que la raison refuse de comprendre pourquoi, dans un monde affamé, l'on jette des ruisseaux de lait ; ou serait-ce que la raison comprend pourquoi ?

*
* *

Si, c'est le cri de Brunetière qui évoque M. Mystic et les rabadomanciens anti-parachutistes. De cela nous ne voulons plus.

A Molière, qui pouvait écrire que chez ses *Femmes savantes*, le *raisonnement* bannissait la *raison* (car il est une sophistication de la discutaillerie, où périt l'intelligence) Bertrand Russell devait répondre que, de nos jours, « la

(1) Les journaux de Chicago ont fait de la publicité pour des « mystic dress-shields ».

(2) Le créateur en est Mr. S. R. Powell.

(3) *Quarante ans après* (*N. R. F.* septembre 1935) ; reproduit dans *Précision* (*N. R. F.* 1937), p. 180.

révolte contre la *raison* commença en révolte contre le *raisonnement*» (1) (car il est un raisonnement valeureux, celui qu'exorcise la mère de famille quand elle gifle un fils par trop intelligent ou lui crie « tu raisonnes ! », et sans lequel nous retournons à la brute). Les deux formules se complètent pour définir une raison également éloignée de l'obéissance passive et de la ratiocination.

C'est cela qu'il nous faut vouloir. Et non pas cette irraison qui, loin de chercher le salut de l'individu, ne tend qu'à s'assurer le pouvoir contre autrui. Et non pas ce « mysticisme » qui abhorre bien moins les défauts que les vertus de la raison. Car si l'intelligence est humaine, (hasardeuse et fragile), nul n'a mieux corrigé la raison qu'elle-même. A preuve, c'est un rationaliste, Bachelard, c'est un rationaliste, Frank, c'est un rationaliste, Reichenbach, à qui nous devons les plus justes griefs, mais aussi les meilleurs remèdes, aux imperfections de notre épistémologie. Il arrive même que Bachelard accorde trop aux « mystiques », quand il confesse par exemple qu'il existe une indétermination objective *puisque* l'électron ne peut être observé sans modifier, en se changeant soi-même, le destin du photon dont on l'éclaire (2). Et le vieux rationalisme impénitent lui peut alors objecter que, dans le cas étudié, le « déterminisme du phénomène que nous observons », parce qu'il « se compose avec le déterminisme propre au fait de l'observation » (3), compose bien plutôt un surdéterminisme.

(1) « The revolt against *reason* began as a revolt against *reasoning* », in *The revolt against reason*, p. 222.

(2) *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Alcan, 1934, p. 122.

(3) L. BRUNSCHVIG, *La physique au 11^e siècle et la philosophie*, Paris, Hermann. Voyez dans le même sens Laignel-Lavastine (préface à Hermann ZONDECK, *Les affections des glandes endocrines et leur traitement*, trad. Marcel Filderman, Paris, Maloine, 1938) : « la complexité du déterminisme » hormonal, plus touffue que celle des causalités strictement physiques, ne doit pourtant pas nous inciter à nier ce déterminisme endocrinien.

Pour distinguer la *bonne* raison de la *mauvaise*, celle qui crée de celle qui stérilise, Bachelard peut donc, s'il y tient, faire appel à sa *sur*-raison. Convention de langage, et peut-être acceptable, le *surrationalisme* ne doit pas nous induire à l'émerveillement. Pour définir sa philosophie du devenir, qui est aussi philosophie en devenir, pour opposer à la « ratio » dogmatique du vieux rationalisme, sa propre raison « mouvante », Reichenbach n'a pas cru devoir recourir à des mots neufs (1). Apparemment lui souvenait-il que cette raison neuve est une vieille connaissance, celle qui permit à Diderot de préciser, plus d'un siècle avant Darwin, toute la théorie de l'évolutionnisme (2).

ETIEMBLE.

(1) «... die ratio, von der hier die Rede ist, ist nicht jene dogmatische ratio des älteren Rationalismus, die aus einem System Kategorialer Schubfächer bestand, in welche alle Erkenntnis gewaltsam hineingepresst wird; sondern diese ratio ist selbst wandelbar, ist einer Entwicklung unterworfen...» *Ziele und Wege...*, p. 54.

(2) Les premiers textes où Diderot ait formulé son hypothèse, la *Lettre sur les Aveugles* et les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, furent publiés respectivement, en 1749 et 1754. *L'origine des espèces* est de 1859.

ADORACION.

PREMIÈRE PARTIE.

LUCIEN.

(SUITE.)

IV

Nourri de bon pain blanc, baigné d'une tendresse d'autant plus agissante qu'elle était diffuse et tacite (Lucien n'a pas le souvenir d'un seul baiser maternel), l'enfant se développait harmonieusement. Mais à l'école, où l'instituteur le donnait en exemple, il avait à souffrir de tous. Les cerveaux étroits lui en voulaient de sa facilité à tout apprendre, à tout assimiler. Lucien adoucissait leur rancune en leur abandonnant les solutions des problèmes ou en leur livrant ses compositions. Mais cela n'allait que pour une semaine, au bout de laquelle il retrouvait les mêmes faces bourruées rancunières, comme un feu mal éteint. Puis, lorsqu'ils quittaient l'école, leur méchanceté se débridait aux premières rencontres. Devant les cafés, à la porte du bureau de tabac où ils allumaient leur première cigarette, il s'entendait houspiller comme un étranger. Il serrait les poings, faisait face. L'empoignade précipitait deux corps dans la rigole où ils se débattaient avec des cris féroces. Pourtant on le

savait fort. Mais les plus malingres avaient pris au dehors des muscles durs et ronds comme des galets de rivière et une solidité d'arbre. Lucien rentrait chez lui les cheveux ébouriffés et les oreilles en sang. Nane empoignait son gosse, le traînait de force jusqu'au bout du village, amentait toute une rue. L'enfant apprit, avec dégoût, qu'il est avantageux d'avoir tort et que les gros mots et les injures, que l'on jette en pâture aux spectateurs, vous destinent ceux-ci, irrésistiblement, à votre bord. . .

Il eut davantage à souffrir des autres, des camarades. Une après-midi de décembre, qu'ils étaient à trois ou quatre chez le fils du boulanger, le boulanger disait à sa femme :

— La Nane parle de mettre Lucien dans une école de la ville. Ce serait le moment de penser au nôtre. On pourrait peut-être essayer. Le petit a du goût. . .

La boulangère, qui voyait déjà l'économie d'un mitron, rétorqua :

— Pour ce que ça sert l'instruction ! Le nôtre en sait bien assez pour le travail. Et puis on ne sait jamais, avec les garçons, ce que l'avenir nous réserve.

S'adressant à Lucien, elle ajouta :

— Dis, petit, c'est général que tu veux être ou maître d'école ?

Le petit, interloqué, articula :

— Je ne sais pas. . .

Il y avait dans sa réponse une humilité mêlée de honte.

Alors, avec une moue qui voulait être risible mais où la jalousie perçait comme une tête à la fenêtre :

— Tu seras maître d'école lorsque je serai pape !

La compagnie se mit à rire. Lucien eut envie de pleurer. . .

Cependant il alla continuer ses études à la ville voisine, toute proche. La nécessité de strictes économies et des horaires de trains providentiellement favorables firent qu'il rentrait tous les soirs à Sainte-Marie. La ville ! Il n'eut guère le goût ni surtout le loisir d'y exercer sa

curiosité. Sans qu'il se fût pour cela contraint en quoi que ce soit, il venait chercher dans cette grande bâtisse triste et usée au bout d'une rue populeuse, quelque chose de précis qui lui permit d'obtenir ces diplômes que Nane avait encadrés de moulures dorées et qu'elle avait accrochés dans sa chambre. Cela n'intéressait que son cerveau. Une intelligente patience lui permit d'en venir, sans trop de peine, à bout. Quant à son cœur, il lui suffit de voir, dans la grande cour, les galets écrasés depuis des ans par des milliers de galoches, les arbres malheureux derrière les grilles avec leurs troncs martyrisés par mille mains et leurs feuillages désespérément pauvres étirés vers le ciel entre les murs, pour qu'il fût assuré que le meilleur de soi-même resterait à l'abri, définitivement dévolu au village. Et, ses études finies, il sut gré aux siens (Nane accepta d'emblée ne voulant pas se séparer de lui) de le comprendre : il demanderait un poste de commis à la perception et attendrait, patiemment, qu'un examen ou des années d'ancienneté lui permettent de rentrer dans les cadres. Dès lors, en dehors du travail, il partagea son temps entre Sainte-Marie, Claire et ses livres.

Ses livres ! Son émerveillement et sa joie ! Quand, en leur compagnie, il eut parcouru la terre, vécu au milieu de contrées et de peuplades étranges, arrivé au bout de son voyage, il regarda Sainte-Marie, les hommes avec qui il vivait, les horizons qui le gardaient depuis l'enfance. Alors, un amour violent le fit s'apercevoir qu'il était dans un pays inconnu et magique, qu'il n'y en avait pas de plus beau ni de plus neuf au monde. Une vie entière suffirait, à peine, à lui faire connaître son village et ses garrigues, à les lui faire comprendre. Aux livres d'aventures, aux enchanteurs de sa jeunesse, succédèrent des ouvrages sérieux, moins mouvementés, en apparence moins brillants, moins faciles aussi et qu'il n'arrivait pas toujours à bien comprendre. Quand son patient effort, pour les pénétrer, n'était pas suivi de victoire,

il lâchait, pour un temps, ses livres, regardait, autour de lui, vivre la nature et les hommes. Les auteurs l'intéressaient plus par leur sensibilité que par leur intelligence. Car, ce qu'il cherchait, c'était moins à apprendre qu'à vibrer, à vérifier ses joies, à les revivre avec toute sa conscience d'homme libre. Il était capable de se répéter, avec toujours la même ferveur, des passages, des phrases et, quelquefois, seulement des mots dont l'assemblage renfermait, pour lui, un monde bruisant de sensations et, enclos dans leur forme et leur juxtaposition, le rayon capable de pénétrer jusqu'à l'âme des choses. Aussi, les poètes avaient-ils sa prédilection. Ayant délaissé, depuis longtemps, ceux dont le talent n'était que descriptif, Lucien, d'instinct, était allé vers les secrets et les difficiles, s'était emparé de leur substance sans la comprendre, l'avait forcée à s'incorporer à lui comme un aliment dont on ne peut savoir s'il passera dans le sang ou si, étranger à notre nature profonde, il sera rejeté. Puis, un jour, sans que rien ne l'annonçât, l'illumination, aveuglante comme un éclair, avait auréolé les mots jusqu'alors réfractaires et ternes. Et, à nouveau, c'avait été la nuit. Mais, un jour, la fusée s'était faite soleil et, depuis, il entrait dans la plupart de ses livres comme en un jardin d'août en plein midi. Maintenant, habillés de rouge, les petits volumes garnissaient le rayon haut de sa bibliothèque.

C'était toute une histoire cette vieille armoire catalane aux ferrures d'époque, au bois sombre glacé de cire, dont il avait fait supprimer les vantaux et qu'il avait transformée en bibliothèque ! Nane, tout en frottant le bois pétrifié, regardait avec respect (elle ne savait pas lire), sur les dos maigres ou puissants des volumes, les titres dorés. Elle savait ceux que Lucien préférait, s'étonnait qu'ils ne fussent pas toujours les plus gros et que souvent les lignes ne couvrirent pas toute la page. Certains, elle les connaissait par leur grain, ou bien par les traces de doigts que l'usage y avait laissées, d'autres,

les vagabonds, parce qu'elle les retrouvait, au matin, bâillant sur la table de nuit. Quelques-uns allaient régulièrement passer des semaines chez Claire. Quelquefois elle s'inquiétait de leur disparition, demandait de leurs nouvelles. Elle avait fait de ces livres, dont elle avait la garde matérielle et dont elle assurait l'entretien, un sujet de conversation avec Lucien, entretien amusant dont ils riaient tous deux pour des raisons différentes. Si elle voyait un volume revenir trop souvent sur la table de nuit, elle devinait bien, à tout coup, qu'il irait faire un tour la semaine d'après chez Claire. Lucien lui laissait la joie enfantine d'avoir deviné juste.

— Ce qu'elle devient savante, notre Claire ! disait Nane.

Mais avant d'atteindre ce but : la joie de le voir casé près d'elle, celle de lui voir choisir à Sainte-Marie la seule jeune fille qui lui convînt et par son instruction et par son aisance, que d'angoisses Nane avait dû solitairement vivre, que de privations elle s'était imposée, souriante ! Car elle avait connu, elle seule, et l'avait soufferte dans sa chair et dans son âme, la misère.

Quand on n'a que trois ou quatre vignes de mauvaise terre pendues au flanc des garrigues, on est pauvre, et les pauvres surtout tiennent à ce qu'on le reste. Le village en était plein de ces pauvres dont les riches avaient secrètement peur. On le voyait bien aux élections. Ils se tenaient devant la mairie, emprisonnés derrière les grilles, comme une bête puissante dont la voix effrayait. Leur colère durait un dimanche, peuplait d'éclats la place, la salle de la mairie, les cafés. Après quoi tous reprenaient le chemin de leur vie quotidienne, noyant leur dépit dans des bavardages vains. La vigne les pliait à nouveau vers la terre ingrate, nouait leurs genoux, durcissait leur cœur. Leurs vies puisaient à la même source de misère et leur consolation se contentait de peu : il suffisait qu'ils sentissent à leurs abords la même odeur âcre de terre, la même sueur aux mêmes vêtements, le même souci à

l'œil de tous les hommes et de toutes les femmes. A cela ils y tenaient comme à leur pain. C'était un instinct aussi fort que celui de la terre et qui n'allait pas quelquefois sans grandeur. Une dignité âpre faisait qu'ils aimaient mieux se baisser vers les autres, non pas qu'on se baissât vers eux. Il y avait eu, dans le temps, des années de désastres. Le phyloxera d'abord qui avait jauni les vignes comme un mauvais vent. On en gardait le souvenir d'un combat à armes inégales ou d'une malédiction. Peu à peu, les ceps avaient dépéri, toutes feuilles ratatinées comme celles des choux montés. Il avait fallu tout arracher, tout replanter, attendre les premiers rendements. . . Puis vinrent les années de vin aigre. Ç'avait été, durant des semaines, des vendanges sous la pluie, dans un demi-jour morne. La récolte abondante commençait à sortir des tonneaux que, comme un feu follet, le cri sans espoir naissait au fond des caves :

— Le vin se pique ! Le vin se pique !

Les rigoles, pendant des mois, déversèrent vers le Daly un flot rouge où les moisissures formaient des îles de corail. Jusqu'à la dernière cuve la vendange coula, narquoise au seuil des portes, vomie comme un vin mal digéré. Aux approches du village la même senteur veillait. Il y eut des dévouements désespérés. Ils se serrèrent tous, heureux de sentir la chaleur triste de leurs ventres vides et la puissance toujours présente de leurs vieux muscles prêts à de nouvelles luttes. On calma d'abord les femmes dont le hâle pâlisait sous les foulards noirs. On apaisa les faims voraces à coup de bons de pain, à coup d'emprunts, à coup de dettes. Jamais la solidarité n'avait eu une figure plus réelle et plus rieuse que dans cette misère. Aux bannières des sociétés de secours mutuel, le mot étincela comme un nouveau soleil, auréolé d'une importance soudaine. Puis il y eut de longs cortèges dans tous les pays de vignoble ; de grands drapeaux rouges battirent aux vents leur protestation contre le vin à deux sous. La Nane se souvenait d'avoir

confectionné des brassards sur lesquels les jeunes filles brodaient, en lettres gauches, le nom du village. Elle avait le souvenir des trains pris d'assaut par des troupes que la misère enrôlait sous le même oriflamme. Vinrent ensuite des années qui défirent, peu à peu, cette union ourdie dans le malheur. Il y eut des années maigres et des années d'abondance, des hauts et des bas, des hauts surtout qui donnèrent le coup de grâce. Quelques-uns en profitèrent qui agrandirent leur bien, achetèrent en se couvrant de dettes, payèrent avec de la sueur et des muscles. On ne les vit pas d'un bon œil ceux que « la chance » favorisait. Autour des tables, devant « l'ouillade » (1) fumante, le père disait :

— Encore Calcine qui achète... Le Pla du voleur après la vigne du Moine !

— Mais d'où sortent-ils l'argent ? interrogeait la mère. Ils doivent sûrement emprunter. En voilà que ça n'effraie pas. Il faut pourtant payer tous les ans... et il faut vivre.

Et secrètement, dans le coin mauvais d'eux-mêmes, il naissait cet espoir au goût âcre d'une récolte mauvaise, bien mauvaise, qui les laisserait tout désemparés, plus encore ceux que l'ambition portait à emprunter pour s'agrandir... Pourtant, à la longue, on leur pardonnait un peu à cause de la terre qui passait de l'un à l'autre. Tout espoir n'était pas abandonné de la posséder un jour...

On n'en voulait pas à Nane d'avoir acheté, en empruntant, les vignes du Napoléon, trois méchantes vignes, plaques jaunes perdues dans les chênes-nains des garrigues, l'une au nord, l'autre à l'est, la troisième à l'ouest, loin de toutes les routes. On lui aurait même pardonné, à la rigueur, l'achat du « Camp Majou », un champ immense au milieu du Pla. On ne lui pardonnerait

(1) *Ouillade* : plat régional, à base de choux et de haricots.

pas aujourd'hui d'avoir sauvé Lucien de la terre. Dans son cerveau de paysanne dont les pensées n'allaient pas plus loin que les dernières maisons du village ni plus haut que le sommet des platanes, il y avait place pour cette vérité. C'était une conclusion certaine qu'un jour avait imposée. Le raisonnement c'était vingt-cinq ans de son existence tendue de labeur qui l'avaient tissé sans qu'elle s'en doutât, jour par jour... Volontairement, elle avait préservé Lucien des salissures de la terre, du joug que tous ceux de sa race sentaient peser lourdement, et par cela même se reconnaissaient. Elle avait voulu pour lui une existence meilleure que celle du père, avec moins de larmes que celle de Nane, avec plus de pain, des mains plus blanches, un cerveau plus clair...

Et voilà que, soudain, au moment même où elle commençait à se détendre et à jouir de sa patiente victoire, cet « accident » :

— Vois-tu, lui avait dit sa sœur — qui était venue la voir de l'autre bout du village le soir du dimanche fatidique — ce Nègre, cette Adoracion c'est... du malheur ! D'où ça vient ? qui les connaît ? C'est pourri de sorts... Ce n'est pas pour rien que le Nègre a cette figure de prison... Quant à la fille, c'est pis encore... ce n'est pas pour rien qu'elle ne parle pas...

Dans la cuisine, près de la fenêtre, elles rapprochèrent leurs chaises. Et, jusqu'à ce que Jaume rentrât et que le choc du commutateur coupât leur conversation, des souvenirs anciens agitèrent, dans le crépuscule de cendre, leurs formes chargées de mystère.

V

Il y avait de ceci quelque vingt ans...

De la cuisine emplie d'un bavardage de vaisselle, la Fine avait perçu un grand cri. Elle poussa le volet droit, puis le volet gauche, glissa un œil dehors. La rue n'était qu'une coulée jaune de soleil, sertie d'ombre bleue le long des murs. Deux heures venaient à peine de sonner.

— C'est l'Espagnole, pensa-t-elle.

Tout en s'énervant aux brides de son tablier de sac qu'elle dénouait, elle descendit, sauta, comme un chat une flaque, la coulée brûlante, monta.

L'Espagnole était en travail. Sur le lit, repliée en chien de fusil, les mains aux aînes, elle tenait son ventre que sa maigreur faisait énorme. Un râle continu modulait sa respiration. Parfois, dans un cri, elle s'allégeait de toute sa souffrance. Le cri emplissait la chambre, s'étalait aux murs, puis s'arrêtait net. Après quoi, pour quelque temps, on ne percevait que le bruit de l'air s'engouffrant dans sa bouche ouverte...

Elle accoucha sur les trois heures. L'Anna, accourue en hâte, fit la toilette de l'enfant avec des gestes si brusques et si précis qu'ils en paraissaient malveillants. Puis elle s'en alla, noire et muette, les mains salvatrices, douillettes et grasses, cachées dans un coin de son tablier noir.

Dès que la Fine eut pris la petite au grand jour de la fenêtre entrebaillée, elle crut à une vision. L'enfant fermait des yeux bleus où la prunelle prenait toute la place. Le jour clair du dehors y pénétrait vite, faisait luire la vivante couleur de violettes. Peu à peu, l'accord se faisait entre ces fleurs bleues, un peu froides, mais si neuves, et le jour chaud.

— C'est un ange, se répétait, depuis un moment, la Fine.

Et elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'Espagnole, exsangue sur le lit, si laid, avec son masque travaillé par cette grossesse tardive, sa bouche épaisse et droite, ses cheveux gluants. Quant à l'Espagnol, au Pablo, mieux valait n'y pas songer. La Fine s'étonnait même d'avoir envoyé sa fillette au café où on était sûr qu'il était à longueur de journée.

C'était un Espagnol de la sorte qu'on n'aime pas de ce côté de la frontière. Vendanges faites, la marée descendante des vendangeurs espagnols rentrant en Espagne, l'avait laissé, inutile épave. Tout d'abord, on l'avait apprécié à Sainte-Marie où il avait mis toute sa science à leurrer le village. Il y avait réussi pour un temps. On citait encore ses exploits que sa déchéance et le temps avaient parés de merveilleux. Toujours ce besoin, chez ces paysans pourtant frustes, de dépasser, dans le bien comme dans le mal, leurs pensées et leurs actes... Mais ce n'avait été que pour quelques mois, le temps de compromettre deux ou trois gros propriétaires, d'asseoir la confiance des épiciers et des boulangers, de fixer la générosité des pauvres. Quand ce fut fait, il jeta au fond du cellier ses outils d'esclave. L'Espagnole, qui pensait avoir abordé l'Île heureuse, promena sa colère et ses cheveux défaits dans les rues, pensant le retenir par des esclandres au bord du promontoire hospitalier. Elle ne retira dans son filet que la compassion des femmes et l'indifférence du mari. Quelquefois des coups, qu'il portait sans colère mais d'autant plus sévèrement. Elle ne regretta rien, redevint l'autre femme qu'elle avait été à Villala (province d'Alicante) sans espoir de retour. Lui lissa sa mèche huileuse et encore noire, l'arrondit sur le front devant la glace ébréchée, serra sa ceinture de laine rouge autour de sa taille un peu épaissie, puis retourna au café, son vivier. Redevenue le gagne-pain, l'Espagnole remisa ses larges jupons dans lesquels ses hanches avaient paru, un moment, plus plantureuses, serra plus fort sur la nuque son chignon épais, s'employa sans amertume à

tous les travaux qu'on voulait bien lui confier. Les maigres piécettes que lui procuraient ses bras durs et ses reins solides, fondaient aux soleils artificiels des cafés nocturnes. Elle ne se demandait pas jusqu'à quand elle en aurait à alimenter ce tonneau des Danaïdes... Il est des myriades de questions que les hommes, dans leur sagesse résignée, évitent de poser au grand jour de peur de déranger les assises du monde. Jusqu'au moment où elles se fondent, s'effacent, s'annihilent d'elles-mêmes... Chez l'Espagnole, l'habitude avait déjà repris le dessus. Plus beaucoup elle ne pensait aux heureux mois, et, si elle consentait à y donner une pensée, c'était comme à un leurre auquel elle avait honte d'avoir accroché un espoir...

Une après-midi de dimanche, après les vêpres, l'Anna porta l'enfant à l'église où le vieux curé crut voir l'Enfant-Roi. On l'appela Angèle. Angélique vécut entre une mère toujours pressée et un père indifférent. L'Espagnole n'eut que le temps de la voir pendue à ses seins noirs. Elle la gonfla de lait chiche, de pâtées incongrues. Puis, quand Lique eut quinze mois, la mère s'en alla avec les premières feuilles d'automne. Contre nature, l'arbre se détacha du fruit, mort, sans plus une goutte de sève...

C'est alors que le Nègre arriva, en pleine nuit, comme un fantôme. Dans la chambre où on veillait la morte il entra, étranger silencieux, plein de froid et de nuit. Ses yeux ne cillèrent ni sa bouche ne remua devant la figure de sa mère. Mais il eut, vers le berceau d'osier, un glissement noir du regard qui arrêta les lèvres silencieuses des veilleuses.

Il resta. On ne devina pas le coup de lame qui l'avait porté jusqu'ici, pour toujours. D'Espagne, où les carabineros le traquaient depuis des mois, il ne pensait pas fuir la servitude militaire pour retomber dans une servitude pire. Était-ce le délabrement du père, la figure suppliciée de la morte, ou bien le berceau innocent qui

faisaient affleurer à sa conscience cette obligation vague qui le surprenait ? Il ne se reconnaissait plus ou plutôt il lui semblait qu'il commençait, de ce jour, à se deviner. Quel essaim d'images, de souvenirs s'étaient levés dans son cerveau inculte ? Dans la chambre mortuaire, sur le linge blanc qui voilait la glace, une figure brune persistait à apparaître. Le Nègre tint, une nuit entière, son regard fixé sur son premier remords, jusqu'à ce que l'aube vint brûler le bord de ses paupières. Quand, au matin, deux bras d'homme le poussèrent vers un lit, il eut conscience de sa défaite ; il savait qu'il ne reverrait jamais plus la fiancée brune qu'une promesse, au départ, avait faite légère et maintiendrait pure dans un village misérable d'Espagne. Il se méprisa, et s'endormit avec, jusque dans la bouche, le goût des actions mauvaises, douloureuses, fétides comme un vomissement.

Des mois durant il remâcha ses souvenirs jusqu'à l'os.

Puis, un jour qu'il tenait la Lique gauchement dans ses bras :

— Adoracion, dit-il, de ce jour c'est moi ton père. . .

Il resta épouvanté de ses paroles. Peut-être, dans sa conscience naissante, affleura la vibration sacrilège d'avoir paré, du nom de son remords, son sacrifice.

Lique devint Adoracion.

Le Nègre tint parole. . .

On fut bien surpris à Sainte-Marie, le jour de l'enterrement, de voir un étranger aux côtés du Pablo ! C'était un jour humide d'automne. Des volées subites de pluie tiède sonnaient sur les feuilles lasses des platanes. Plié sous l'ondée, le mince cortège traversa la place. A tous les coins de rue, sous les parapluies, on s'étonnait.

— C'est le fils du Pablo. . . qu'on dit. . .

On n'y crut pas tout d'abord. La curiosité s'exerça avec malveillance. Il fallut que le secrétaire de mairie affirmât, dans les cafés, que le Nègre (le surnom vint de lui et lui resta) avait des papiers en règle et un état civil où ne manquait aucun sceau.

Sa face brûlée aux yeux sombres, ses cheveux de gitano en feston sur le front bas, sa pâleur, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire naître et entretenir les méfiances. « Tel père, tel fils » : on ne lui ferait aucun crédit. Mais, le lendemain de l'enterrement, il suffit qu'une voisine se découvrit, à l'égard de cette enfant que le destin jetait dans des mains inexpertes d'hommes, des devoirs impérieux et qu'elle le clamât pour qu'aussitôt on ne sût quoi faire afin de leur venir en aide. Dès lors, Adoracion changea de mains vingt fois par jour. Ce n'étaient jamais les mêmes visages qui lui souriaient, ni les mêmes bras qui la portaient...

Aussitôt rentré du travail, le Nègre courait de maison en maison à sa recherche. Les voisines, l'œil perplexe, tâchaient à surprendre, sur la figure de l'enfant dont chaque jour précisait les traits, le signe qui les sortirait de leur inquiétude. Car, si Adoracion poussait bien, elle était semblable à ces fleurs sans parfum dont l'éclat seul retient... On fait toujours crédit à l'enfance, ce gouffre d'inconnu!...

— Le mien qui n'a parlé qu'à quatre ans...

— Voyons donc, c'est l'enfant du Bon Dieu ! Comment reconnaîtrait-elle père et mère ?

Pour expliquer cette étrange indifférence, on ne manquait pas d'arguments. On mit cet éveil chaque année différé sur le compte de la surdité. Puis, un jour qu'elle lui donnait la pâtée, la Marthe crut découvrir une malformation de la langue. Le village en fut secoué. A longueur de journée, l'enfant maussade ouvrait une bouche rose comme un calice à leur curiosité. Le médecin opposa à leur certitude un démenti souriant. Il prit une mine perplexe, tourna l'enfant, fit les gestes que toutes ces mères interprétèrent à leur façon, sembla par son insistance découvrir que c'était là ou bien là, mais, en fin de compte, ne prononça aucun de ces mots de science si barbares et si durs, si chargés d'inconnu, qu'ils font peur. Il ne donna même pas de remède. C'était un comble.

Cependant, à la porte du cabinet de consultation :
— Ne serait-elle pas tombée... une fois ?

La question se perdit sous les foulards noirs et glissa sur ces faces subitement verrouillées...

Le Nègre travaillait dur. Aux cafés, le Pablo comptait sur le marbre des pièces toujours plus nombreuses. On le voyait, à longueur de journée, affalé aux terrasses. Son indifférence était venue à bout de toutes les remontrances et des hontes qu'on lui avait pu faire. Le Nègre lui-même, habitué de toujours à ne compter que sur soi, laissa à son cocon cette larve inutile. D'autant plus que la maladie minait ce corps robuste et que le délabrement, sous la brûlure des cressonnées et des mandarins, s'annonçait rapide. Devant le fils, dont la force maintenant le dominait, le Pablo montrait une humilité réelle. Une nuit de mars, une auto le faucha à la sortie du café dont la porte s'était refermée rapidement sur le froid de la route. A l'enquête, Poune, le cafetier, affirma n'avoir même pas entendu l'auto tellement, sur le village terré, la tramontane cinglait les rues de ses lanières d'acier et réduisait, au-dessus des toits, le tourment échevelé des platanes...

Le Nègre, tout de même, respira. On lui parla de mariage. Ce ne lui aurait pas été difficile de se caser, maintenant que le père, « qui le suçait », était mort. Mais, au fond de lui-même, il savait qu'il n'en pouvait rien faire... Adoracion eut six ans, puis dix, sans qu'un mieux vînt. Dans l'esprit du frère, une superstition ancestrale, venue du fin fond d'une Espagne moyenâgeuse, le faisait responsable de l'abêtissement où la main de la vengeance tenait Adoracion plongée. Oh ! il avait bien lutté !... On ne s'expliqua pas à Sainte-Marie — où les hommes ne mettent jamais les pieds à l'église — qu'il ne manquât pas un dimanche la messe. Lubie d'Espagnol, disait-on. On resta sidéré qu'il s'y rendit les jours de semaine en vêtements de travail. Le curé observait cet homme jeune figé dans le silence de l'église enténébrée, la tête levée vers l'autel sans qu'une parole n'agitât jamais ses lèvres.

Seul saurait-il trouver Dieu? Il en douta et s'entremît. Mais le Nègre resta, devant l'envoyé de Dieu, comme s'il eût été de pierre. Il fallait, pour le mal dont il souffrait, un intercesseur qui n'eût pas ce visage connu...

Adoracion grandissait. L'instituteur, à l'école, n'en put rien faire. Pourtant il mit toute sa science à l'éveiller, poussa jusqu'aux limites d'une patience sainte ses tentatives, consulta des livres récents. Il crut et s'en réjouit plusieurs fois, sur l'illusion d'interprétations fausses au bout desquelles l'enfant lui échappait, qu'il allait enfin l'animer. Les yeux d'Adoracion, comme ceux des statues, restèrent vides, splendidement. C'était peine perdue qu'il détournât vers l'innocente, sans profit, tant de temps et d'efforts. Le Nègre fut prié de garder l'enfant chez lui où des voisines s'ingénierent à lui apprendre à tenir le ménage.

Et puis, soudainement, ce fut cette soirée atroce. D'avoir lutté des années durant sans un cri de révolte son âme solitaire attendait du ciel sa récompense. La révolte fut d'autant terrible qu'avait été rigide la contention. On le crut fou. Il le fut peut-être un moment, en effet. Un soir d'été, à l'heure où Sainte-Marie prenait le frais devant les portes, une molle fumée sortit par les fentes de la cuisine du Nègre dont la fenêtre était fermée. On se précipita. Mais la porte du rez-de-chaussée avait été bloquée avec des portes. Il fallut déboulonner les vantaux. Cela demanda du temps. Au bout de l'escalier obscur qui montait à l'étage, la porte de la cuisine avait été, elle aussi, solidement verrouillée. Nul doute : le Nègre était dedans avec Adoracion. On s'époumonna à les appeler. De la fenêtre donnant sur la rue, une fumée qui sentait le pétrole, sortait toujours plus abondante. Bientôt, au ras d'appui de croisée, de petites flammes pointèrent...

Tout le village s'amassait dans la ruelle. On ne s'entendait plus parler lorsque, au-dessus du tumulte, la voix du Nègre s'éleva, gutturale et tragique. On ne la recon-

naissait plus. On s'attendait encore à des appels au secours, à des cris d'effroi. (Peut-être dormaient-ils? — Comme, devant le destin, l'homme redevient soudainement petit et faible et accepte, sans effort, comme plausibles, les suppositions les plus invraisemblables.) Le crépuscule avait l'odeur des pierres éclatées de soleil. Les malédictions du Nègre faisaient tragique le calme reposé du ciel sur lequel la nuit, lentement, descendait, violette comme une paupière. On ne comprenait guère ce qu'il disait. Il parlait tantôt avec véhémence dans un espagnol dur, tantôt avec un désespoir si abandonné que des femmes en gémissaient. Venant d'un homme, une douleur pareille réveillait, au fond de ces âmes frustes, la voix des douleurs sans rémission. . . Le nom d'Adoracion revenait dans chaque phrase. Il semblait, à des moments, qu'il invoquât une divinité lointaine et mystique au pied de laquelle venait mourir son désespoir. . . Quand, enfin, on eut défoncé la porte, on le trouva à genoux, les yeux hagards, au milieu de la cuisine. Adoracion, évanouie, baignait dans une flaque de sang, la tête ouverte sur la plaque de l'âtre.

Sainte-Marie, pendant des mois, dans le silence, scruta, prudemment, le mystère de ce drame. . .

Puis, un beau jour, on n'y pensa plus. A quoi bon ce casse-tête pour savoir si le Nègre avait voulu, oui ou non, se défaire d'Adoracion? Au lendemain du drame, il avait repris son travail, plus sombre qu'auparavant. La Philippine et quelques voisines (qui pouvaient le faire) employèrent l'innocente aux gros soins du ménage. On ne comptait guère sur son travail, aussi ne la payait-on qu'en nature avec les restes de la table. Vaincu, le Nègre ne put rester longtemps lucide devant sa défaite. Dès qu'il commença à boire on se dit : « C'est bien le digne fils du Pablo! » Mais on dut vite déchanter. Si on le voyait aux cafés jusqu'à l'heure de la fermeture, si dans les caves il participait, avec Faustin, Tine et l'Entonneur, les plus réputés souïards que comptait Sainte-Marie, à

des orgies que les commères grossissaient et dont elles parlaient des semaines durant, on ne le vit jamais traîner dans les rues, affalé contre un mur ou tonitruant en plein milieu de la place. La jeunesse, qui veille tard dans le village, voyait son ombre filer, toujours droite. La boisson le rendait plus silencieux.

En toute saison, dès le premier matin, il s'en allait, silhouette maigre, vers les vignes, sur les routes sonores, toujours aussi inaccessible, toujours plus mystérieux.

Et à cause même de ce mystère chaque jour plus dense où, désormais, nul ne pouvait plus espérer pénétrer, bientôt — crainte superstitieuse ou lassitude — il n'intéressa plus personne...

VI

— Ce que j'en dis, Bastide, n'est pas seulement mon idée!... Non, il ne faudrait pas croire!... C'est le sentiment de tout le monde...

Tout en parlant, M^{me} Bastide dénouait son écharpe de soie noire, la pliait sur le dossier d'une chaise, d'un geste sans grâce remontait quelque mèche tombée sur le front.

— Je n'ai pas l'habitude de te commander... tu le sais bien! Mais il y a des situations où tu hésites à prendre parti... où il faut te pousser.

Il ne répondait toujours pas. Mais il restait immobile et, semblait-il à l'œil fixe, au plus profond de l'indécision.

Elle attendit une minute, puis deux, puis cinq qu'elle usa à replacer, sur le dossier de la chaise, l'écharpe qui glissait. Puis, sans impatience, jugeant qu'il était à nouveau temps d'intervenir :

— Voilà huit jours que j'hésitais... comme toi, dit-elle. On ne se sépare pas si facilement d'un bon employé... Et puis, il y avait l'habitude... Mais maintenant tu ne peux plus le garder; ou bien tu t'exposes à des histoires; le village contre nous, et, qui sait... des rapports. « Vous ne pouvez plus le garder, surtout avec une fille dans la maison! » C'est M^{lle} Rave qui parle... Elles m'ont attendue à la sortie de l'église. « Vous ne vous êtes aperçue de rien? — Non? — Pas un geste? » Je me suis crue, un moment, en faute d'avoir été si peu perspicace. « Qui l'aurait cru? C'est un danger public. On ne pourrait plus aller chez vous qu'accompagnées... Et M. Bastide qui lui confiait tout, bureau et maison, quand il s'absentait! Estimez-vous heureux... »

M^{me} Bastide continuait sa litanie mêlant à plaisir, aux imprécations des bigotes, ses impressions personnelles. Son flair de femme parvenue avait discerné aussitôt, clair comme le jour, ce qu'on attendait d'elle. Pilote vigilant et prudent, elle avait conduit, de tout temps, à travers

la vie, sur les voies diverses d'une longue carrière, la barque maritale. D'épouser la voix unanime, ses décisions étaient rapides et faciles. Elle s'étonnait jusqu'à l'indignation et s'en plaignait qu'elle eût un mari si rétif à amener dans son sillage... Elle le regardait tandis que montait en elle comme une haine d'avoir toujours à parler sans qu'il eût ouvert la bouche et de ne rien pouvoir contre cette immobilité. Quoique par son silence il se rangeât, croyait-elle, en fin de compte, à son bord, ce ne lui était jamais une complète victoire. Si la barque glissait tout de même au fil du courant qu'elle avait choisi, le bûtelier rêvait, peut-être, de directions contraires...

M. Bastide ne parlait toujours pas...

Il ne se plaignait pas qu'on l'aimât peu à Sainte-Marie. Il n'oubliait pas qu'il avait été adjudant avant d'être percepteur et que, présentement, il était percepteur après avoir été adjudant. Il n'était pourtant pas fier ! De la vie militaire, il ne gardait que la tête un peu penchée comme sous le coup d'une acceptation continuelle et, au grenier, dans une malle, un uniforme aux manches dorées. Certes, dès son entrée en fonctions à Sainte-Marie, sans qu'il eût usé de condescendance, il avait veillé à ne pas changer les habitudes de la population. Il ne portait que des cols mous, des cravates à monture de celluloïd, des chemises qui ne sortaient pas de l'intendance. Mais l'allure raide lui restait. C'était une infirmité dont il ne se débarrasserait jamais. Avec ça, menu et maigre, une tête d'oiseau et ce pas vif, pressé, pressé...

Pour passer inaperçu, il n'occupait jamais le milieu de la chaussée, ne se montrait ni aux fêtes ni aux danses les dimanches.

Mais, lorsqu'il s'aventurait en plein midi le long de l'ombre chiche des toits, cela n'empêchait pas un rideau de se lever :

— Voilà M. Bastide qui porte son courrier à la poste. Faudra payer les contributions...

A travers son corps maigre, on ne voyait que la feuille rose de l'impôt. Le percepteur c'était de l'argent qu'il fallait donner, toujours au moment où l'on n'en avait pas ; c'était des milliers et des milliers de tonneaux qu'il engoutissait par la grille étroite de son guichet. Et pour qui ? Pour où ? On ne savait. Mais ce qui était bien tangible, c'est la belle maison qu'il venait d'acheter, vieille certes, mais les réparations se montaient à vingt mille francs. C'était le Moine qui l'avait dit, en plein café. Et le Moine, le maçon, n'était pas un menteur...

Tout cela M. Bastide le savait.

Il savait aussi d'autres choses que le village se passait de bouche à oreille : que son premier travail, le matin, c'était de trier, dans le courrier de la veille, les feuilles blanches que des clients généreux lui abandonnaient ; de décoller les timbres non oblitérés pour les faire resservir. Il lui importait peu que l'on nommât avarice son économie. En lui subsistait la parcimonie du « montagnol » ariégeois. L'emprise des villes qu'il avait habitées durant sa carrière militaire, ni l'acrimonie de son épouse, ne pouvaient rien contre la réalité de sa nature. Ruisseau sauvage, il suivait sa pente. L'endiguement, que les circonstances lui imposaient, n'avait point ralenti le débit mais creusé le lit davantage. Le vrai Bastide coulait, pur, à des profondeurs insoupçonnées où la perspicacité de M^{me} Bastide ne pouvait l'atteindre...

Le grincement de la porte du jardin annonça Lucien, sur les huit heures.

M^{me} Bastide reprit son écharpe, pénétra dans la cuisine, allégée d'un souci qu'elle avait éliminé sans mal, se donna tout entière à son ménage.

.....
Depuis huit jours, Lucien se sentait mis au ban. Qu'il n'eût plus revu Claire malgré le désir d'explications qui le torturait et la certitude que l'accumulation des jours rendrait cette explication plus difficile, il trouvait à son attitude une nécessité. De ceux dont il avait,

involontairement, perdu l'honneur ou trompé la confiance, il acceptait, d'une âme contrite, la réprobation silencieuse ou publique. Mais il ne pouvait s'accommoder, quoiqu'il en eût, de cette haine générale qui s'allumait à tous les regards. Peu à peu, montait en lui le besoin d'une explication d'homme à homme où il pût, non se disculper (il n'en avait nulle envie et, une explication de ce genre, il ne la devait qu'à Claire), mais assurer à son malheureux geste sa valeur réelle...

Était-il si difficile d'affronter le village, de ramener à lui tous ces visages près de le renier, lui qui avait réduit son acte à sa juste proportion? Le village ne se laissait pas faire. Et, du coup, il comprenait le souci de sa mère, l'inutilité de toute explication, sentant qu'elle ne pouvait, venant de lui, rien arranger. Pour le village, les conséquences de son acte seules comptaient parce qu'elles permettaient de libérer toute une rancune amassée et jusqu'ici anonyme et de rabaisser jusqu'à leur misère l'orgueilleux évadé.

Le lundi, au lendemain de sa faute, dès l'aube il avait, dans le Pla, fait un grand tour. Dehors, parmi les arbres, devant la sûre et tranquille montée de la vie végétale, devant l'équilibre séculaire des Corbières modelées à l'horizon, devant le Canigou immuable, il avait, croyait-il, arrêté, avec une assurance définitive de plante ou de pierre, son comportement. Il s'armerait de patience, laisserait s'épuiser la malveillance et la rancœur. Il oubliait, dans son désir de réconciliation, qu'il n'était pas juge et qu'il ne suffit pas de vouloir se faire pardonner pour que, de la façon qu'on choisît, on le soit. L'erreur lui fut sensible lorsqu'aux premières maisons du village il croisa les premiers visages. Qu'un si subit changement se fût fait en eux, il avait peine à y croire. Ils répondaient à peine à son salut ceux qui, hier et naguère, étaient tout empressement; ils s'étonnaient, avec de grands gestes soupçonneux dans son dos, qu'il se trouvât là à cette heure matinale. Des femmes, au coin

des rues, s'arrêtaient, mêlaient leurs conversations... On ne le laisserait pas tranquille, il le savait bien... Jusqu'à M. Bastide qui, sous sa placidité coutumière, lui semblait-il, cachait une gêne. Il se trompait... Une semaine avait passé qui n'avait fait que sceller le mutisme des siens, fait non de réprobation mais d'angoisse. De ce côté-là il était tranquille ; il avait deviné juste : la mère considérait sa faute comme une injuste fatalité et, loin d'en chercher la cause, restait anxieuse quant aux conséquences. Lucien souffrait de la peine de sa mère, ne demandait pas qu'il lui vînt des paroles vaines de consolation, mais pensait vaguement aux actes qui pourraient atténuer ses appréhensions. Cependant un besoin de parler l'étouffait. Lucien n'avait pas crainte qu'il fût de disculpation et, ce matin-là, en rentrant dans le bureau de M. Bastide, il était résolu d'entamer une conversation.

M. Bastide le devança.

— Lucien, je n'irai pas par quatre chemins : A partir de demain vous êtes libre. Je dois me passer de vos services...

C'était dit sans colère, sans reproche comme sans regret. Sa pensée fut contrainte de prendre une pente pour laquelle il n'avait pas prévu de sentier. Sous ses pieds, le précipice béait où allaient se perdre ses dures années de travail. Mais, aussitôt, la rancœur de tant d'ingratitude lui monta aux lèvres, durcit ses yeux. Il dut se forcer, tout de même, pour blesser cet homme :

— Je vous croyais un homme, M. Bastide, dit-il avec une sécheresse qui excluait toute explication, comme si cette réponse eût été le point final d'un long mûrissement.

Mais M. Bastide ne s'en blessa pas. Il se sentait proche de cette jeunesse malheureuse, forcée maintenant de se fourvoyer. Il ne se posa pas en faiseur de morale mais, pour la première fois de sa vie, pensa de se confier :

— Vous êtes à un âge, Lucien, où l'on fait fi de toute nécessité et où vous appelez faiblesse...

Lucien l'interrompit, toute colère allumée. Il ne se reconnaissait plus d'être si injuste envers cet homme qui l'avait tant aidé :

— S'il y a une nécessité, M. Bastide, c'est celle de me garder. Je suis bien trop fier pour supplier. Mais vous savez bien que, dans un an, je serai cadré et que, me mettre à la porte en ce moment, c'est vouloir me faire perdre ma situation. Vous voulez cela, M. Bastide...

— Assurément non, Lucien. Il y a d'autres perceptions, que diantre, dans le département, ou plus loin. Il faudra vous résoudre à quitter Sainte-Marie ; vous n'y perdrez rien ou peu de chose, vous y regagnerez tout...

Lucien sentait la partie perdue et que cet homme, qui ne condamnait pas, évitait aussi la lutte. « C'est un faible » pensait-il. Il crut lui donner une leçon de courage :

— Je ne partirai pas, M. Bastide. Je tiendrai tête. Puis, sans qu'il s'en rendît compte, il alla jusqu'à l'emphase : ...dussé-je en crever !

Sa révolte s'était jetée, en boule têtue, sous son front.

M. Bastide posa, pour la première fois, depuis trois ans qu'il le connaissait, sa main sur l'épaule hostile de son commis :

— Je sais ce qui bouillonne dans votre tête, Lucien, et j'admire comme je plains votre entêtement... Jusqu'à ce jour, vous connaissiez le village en conquérant, c'est-à-dire peu. Il vous a supporté, craint même parce que vous le dominiez à votre façon. De ce jour, c'est lui qui vous dominera ; que vous le vouliez ou non, vous devrez en passer par où il voudra, accepter ce qu'il vous donnera, supporter sa mauvaise humeur et ses rebuffades... Ce n'est pas rien un village !... C'est pire qu'un hameau où la dépendance de chacun conseille la prudence, autre qu'une ville où on peut déplacer sa tente comme en plein désert. Ici, c'est la souricière. Vous ne retrouverez pas votre équilibre : ou vous reprendrez une place dans leurs rangs, la place qu'ils vous feront, ou bien vous

partirez les laissant à leur faim et à leurs rancunes. Elles s'é mousseront un jour...

Il s'arrêta, fit un geste vague de la main :

— ...Et puis, à quoi bon la lutte?... Croyez-m'en, Lucien, on finit toujours par une faiblesse...

Du fond de son entêtement, gêné plus par ce qu'il pensait que par les paroles de son patron, Lucien souffla :

— Pas moi...

— On le dit à votre âge ! La vie, pourtant, n'est que faiblesses. C'est même par cela qu'elle peut tenir. On en arrive à ne se connaître que par elles et c'est d'abord elles qu'il faut assouvir si l'on veut poursuivre sa route — toujours en accumulant sa révolte. Il n'y a peut-être pas de plus grands révoltés que ceux qui semblent accepter... avoir toujours accepté...

Une tristesse se lisait sous ses paroles et faisait un peu surnaturelle sa voix.

Comme une glaise que mollirait l'humidité, Lucien sentait sa résolution pénétrée. Certes, il n'était pas ébranlé, mais, obscurément, dans les paroles de son patron, la sagesse qu'y avait déposée l'âge lui était confusément sensible... À ce breuvage douçâtre, il ne goûterait pas...

Il ramenait des tiroirs de son bureau les quelques objets que l'oubli y avait couverts de poussière.

Il ne voulut pas défaire en lui un attachement de trois ans de travail en commun. Avec plus de calme :

— Je ne puis pas partir... articula-t-il en se dirigeant vers la porte.

M. Bastide l'y accompagna, lui serra la main. Dans le bruit que fit le vantail en se fermant, le percepteur jeta :

— Si, un jour, vous croyez que je puis vous aider, souvenez-vous que je suis là.

Lucien entendit vaguement ces mots qui lui semblèrent une insulte, tandis que ses pas rageurs meurtrissaient le gravier de la cour.

(à suivre.)

François TOLZA.

LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

ÉCLAIRCISSEMENTS.

(SUITE.)

KLÉBER À DESAIX ET POUSSIELGUE.

13 nivôse (3 janvier 1800).

Je vous prie de vous occuper vivement du déblocus d'el-Arich, sans lequel il serait difficile qu'un armistice pût avoir lieu (1).

KLÉBER À DESAIX ET POUSSIELGUE.

13 nivôse (3 janvier).

Vous devez conclure le traité sans hésiter et je m'empresserai de le confirmer. Je remettrai de suite pour garantie du traité le fort d'el-Arich (2).

KLÉBER À L'AIDE DE CAMP BAUDOT.

14 nivôse (4 janvier).

J'apprends à l'instant que le fort d'el-Arich a été pris de surprise le 30 décembre, tandis que l'armistice devait commencer le 24, suivant un avis donné par Devaux à Destaing.

(1) ROUSSEAU, p. 175 ; DESPREZ, p. 146-147.

(2) ROUSSEAU, p. 176 ; DESPREZ, p. 146-147.

Vous prévien­drez de cet évé­nement mes plé­nipoten­tiaires et vous leur ferez dire, si vous ne pouvez leur commu­ni­quer cette lettre, qu'il n'y a plus à balancer, qu'il faut terminer la né­go­cia­tion, en se rapprochant le plus possible de mes dernières ins­tructions. Hâ­tez votre marche ainsi que votre retour (1).

KLÉBER À REYNIER.

14 nivôse (4 janvier).

J'ai reçu votre lettre il y a deux heures. L'événement d'el-Arich est un de ceux auxquels on ne devait jamais s'attendre ; il est affligeant, mais il ne doit pas nous décourager. Une bataille gagnée peut nous donner encore le temps de nous reconnaître (2).

KLÉBER À DESAIX ET À POUSSIELGUE.

Quartier général du Caire,
le 15 nivôse an VIII, 5 janvier 1800.

Hier à dix heures du soir, citoyens, c'est-à-dire longtemps après le départ du citoyen Baudot, j'ai reçu une lettre qui m'annonce que l'ennemi, ayant profité du caractère sacré d'un parlementaire, a surpris le 9 el-Arich, et après un grand carnage essuyé de part et d'autre, a réussi dans son entreprise. Vous devez naturellement être mieux que moi instruits de cet événement et de ses détails, et vous avez déjà pu faire vos réclamations à cet égard ; si cependant vos négociations prennent la tournure que j'en espère, il serait inutile

(1) ROUSSEAU, p. 177. — Dans son *Journal*, le capitaine Bouchard note le passage du général Baudot à Gaza le 17 janvier, en route pour el-Arich.

(2) ROUSSEAU, p. 177 ; *Mémoires de Berthier*, p. 326 ; SKALKOWSKI, p. LXV.

d'insister sur la restitution du fort ; mais qu'au moins l'armistice proposé par sir Sidney Smith et par le grand vizir, et qui doit être connu maintenant de toute l'armée ottomane, soit à l'avenir respecté et garanti, si faire se peut, par des otages. J'aime d'ailleurs à croire que, ni le grand vizir ni sir Sidney Smith ne sont en rien et pour rien dans une entreprise aussi contraire au droit des gens. C'est à vous de m'en instruire.

Ne voulant point écrire au grand vizir lui-même ni à sir Sidney Smith, sur cet objet, j'en fais dire un mot au premier par Mustapha pacha (1).

KLÉBER À REYNIER.

17 nivôse (7 janvier).

Il paraît que sir Sidney Smith, sous prétexte de mauvais temps, tient mes plénipotentiaires au large, pour laisser au vizir le temps d'agir (2).

KLÉBER À REYNIER.

18 nivôse (8 janvier).

Je viens de recevoir votre lettre du 5 janvier, par laquelle vous me faites part des renseignements que vous avez pris des deux soldats de la 13^e sur l'événement d'el-Arich. Le grand vizir m'en parle à peu près dans le même sens. Les ennemis ont perdu un pacha à trois queues nommé Sélim Mustapha.

Je ne sais pas plus que vous s'il y a un armistice ou non ; je n'en suis instruit que par une lettre de mes deux envoyés dont je ne puis me servir, parce qu'il y est question d'autres

(1) ROUSSEAU, p. 179 ; *Mémoires de Berthier*, p. 328-329 ; *Pièces diverses et correspondances*, p. 391 ; DESPREZ, p. 148.

(2) ROUSSEAU, p. 179.

choses encore, et que, d'ailleurs, ce n'est qu'une lettre et non une note officielle, signée des parties respectives ainsi que cela devait être. Il faut passer cette bévue à Desaix, qui capitule, ainsi que moi, pour la première fois ; mais comment la passer à Poussielgue, qui a la plus haute prétention à être versé dans tout ce qui concerne la diplomatie (1) ?

DESAIX ET POUSSIELGUE À KLÉBER.

8 janvier.

Nous nous sommes rendus devant Gaza. M. Smith s'est rendu au camp ; il y a appris qu'el-Arich s'est rendu le 8 nivôse, que le grand visir y était, qu'il s'était commis, dans la prise de cette place, des atrocités qui lui ôtaient la confiance de nous engager d'aller joindre le grand visir, quoique le grand visir fût dans les meilleures dispositions, et que son autorité et celle du pacha eussent été méconnues dans cette occasion (2).

SIR SIDNEY SMITH AUX CITOYENS DESAIX ET POUSSIELGUE.

Au camp ottoman de Gaza, 9 janvier 1800.

Son Altesse le suprême Visir se trouvant à el-Arich, je vais m'y rendre pour arrêter l'effusion du sang, pendant que nous sommes en négociation. Les Turcs ne voulant pas absolument entendre parler d'une trêve qui les forcerait à rester dans l'inaction sur la lisière du désert, je pars sur un dromadaire pour aller plus vite. Le bâtiment que j'ai expédié, avec le développement des motifs qui me faisaient engager le suprême visir à tel armistice que la saine raison et l'usage commandaient, n'a pu s'approcher de la côte à cause du mauvais

(1) ROUSSEAU, p. 183-184.

(2) *Mémoires de Berthier*, p. 365-366.

temps, et le parlementaire qu'a envoyé le général en chef Kléber à ce même sujet, n'est arrivé que le lendemain de l'événement fâcheux du massacre d'une partie de la garnison d'el-Arich. Les hommes composant cette garnison, n'ayant pas voulu écouter les sommations qui leur étaient faites avant l'approche d'une troupe effrénée qui devait les attaquer, sont entrés en pourparlers, quand il était trop tard. Mais, pendant qu'on capitulait à la grande porte du fossé, ils y ont pénétré, et ont fait comme à leur ordinaire, de la manière la plus horrible. Le colonel Douglas accouru pour tâcher de contenir cette horde de furieux, a manqué vingt fois d'avoir la tête coupée, de même qu'un garde marine, qu'un mouvement naturel d'humanité et d'indignation avait engagé à suivre le colonel qui a été renversé, et le couteau déjà sur le cou, quand il a été délivré par les janissaires. Le vizir n'a pas pu arrêter la troupe ni l'empêcher d'entrer dans le château. Cependant, le colonel Douglas, aidé par Rajeb Pacha, a arrêté le torrent dans le fort, tant qu'il a pu, et a réussi à sauver le commandant et près de la moitié de la garnison (1).

RAPPORT DU CITOYEN FERAY,
CAPITAINE DES GRENADIERS DE LA TREIZIÈME BRIGADE,
SUR CE QUI S'EST PASSÉ A EL-ARICH (2).

Le 2 nivôse (22 décembre 1799), l'armée turque parut devant le fort d'el-Arich, et l'investit. Dans la nuit du 2 au 3 la tranchée fut ouverte devant le front de la Porte, et une batterie de mortiers fut établie, ainsi que quelques petites pièces, qui commencèrent à jouer, mais ne firent que très peu de mal. Ils continuèrent la nuit suivante à pousser leur tranchée.

(1) *Mémoires de Berthier*, p. 361-362 ; *Pièces diverses et correspondance*, p. 391-392.

(2) *Pièces diverses et correspondance*, p. 249-252.

Dans la journée du 4 (24 décembre) une grande partie des soldats de la garnison parla de rendre la place, et il fut remis au chef de bataillon Cazot (*sic*) une pétition signée de quatre-vingts soldats, qui lui disaient que la garnison ne voulait plus se battre, et qu'ils lui ordonnaient de se rendre.

Le commandant rassembla le lendemain matin la garnison et les officiers : il dit, ainsi que les officiers, aux lâches qui ne voulaient pas se battre, qu'ils pouvaient sortir du fort et se rendre à l'ennemi ; qu'eux étaient résolus de ne pas se rendre. Toute la garnison répondit qu'elle se battrait, et aucun soldat ne voulut sortir. Depuis lors, jusqu'au 9 (29 décembre), la garnison fut tranquille, et le soldat ne parla plus de rendre la place. L'ennemi continua ses travaux et approcha des tranchées. Il ne tombait dans le fort qu'une petite quantité de bombes, lesquelles faisaient peu d'effet. Le 8 (28 décembre), une batterie que l'ennemi avait établie sur une dune de sable pour battre en brèche la tour à gauche de la porte, fut prête et commença à jouer ; elle était armée de pièces de petit calibre qui firent peu d'effet. Le feu des batteries du fort démonta une partie des pièces et en éteignit le feu. Les autres batteries avaient écrêté une partie du parapet des courtines.

Le 9 (29 décembre), les tranchées de l'ennemi furent poussées jusqu'à l'angle saillant du bastion commencé en avant de la tour où la brèche fut faite lorsque nous prîmes el-Arich, et sur le glacis fait devant le front. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie fut plus vif cette matinée qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Le commandant ordonna au capitaine de grenadiers Feray de faire une sortie avec les grenadiers pour chasser les Turcs de leur premier boyau ; mais les grenadiers refusèrent de marcher, et le capitaine, qui ne fut suivi au boyau que par trois grenadiers, fut contraint de rentrer. Dans le moment qu'il rentrait dans sa lunette, une partie de la garnison a abattu le drapeau qui était au-dessus de la porte. Les canonniers ont cessé de tirer, et des drapeaux

blancs ont été arborés. Un sergent de grenadiers ramassa le drapeau qui était tombé dans la lunette, et fut le replanter sur la porte ; le capitaine Guillermain s'établit à côté de ce drapeau avec deux soldats de la treizième pour empêcher de l'abattre de nouveau. Le commandant et les officiers firent de vains efforts pour contraindre les soldats et canonniers à continuer le feu et abattre les drapeaux blancs ; tout fut inutile ; les lâches révoltés appelèrent du rempart les Turcs, qui sortirent en foule de leurs boyaux pour s'approcher du fort. Toute l'armée turque, infanterie et cavalerie, vint en peu de temps ; des soldats jetèrent du rempart des cordes aux Turcs pour les aider à monter dans le fort. Une poterne se trouva ouverte, on ignore comment, et dans un moment le fort se trouva rempli de Turcs, qui désarmèrent la garnison, et coupèrent la tête de ceux mêmes qui leur avaient jeté des cordes pour monter. Dans ce moment, le commandant Cazot essaya de faire une capitulation avec Sélim Moustafa Pacha et un officier anglais, qui étaient entrés dans le fort. Elle fut réglée. La garnison devait poser les armes et être prisonnière ; mais il ne fut pas possible de remettre l'ordre chez les Turcs. Les Français qui tombèrent entre les mains des officiers turcs ou anglais furent conduits au camp du grand Visir ; les autres, excités à ne pas se rendre par l'exemple de ceux à qui l'on coupait la tête, se défendirent une demi-heure après leur entrée dans le fort. Le capitaine Feray était déjà arrivé au camp du grand Visir lorsqu'on entendit l'explosion du magasin à poudre. Les Français qui se trouvaient encore le plus près du fort, lorsque cette explosion eut lieu, furent victimes des Turcs qui les conduisaient ; ils leur coupèrent la tête ; de ce nombre était le chef de bataillon Grand-père.

Le matin du 9, la plus grande partie de la garnison avait bu beaucoup d'eau-de-vie, et beaucoup étaient ivres sans qu'il y eût aucune distribution faite par ordre du commandant.

Du 2 au 8, il y avait eu sept ou huit hommes de la garnison de tués ou blessés ; dans la matinée du 9, il y eut une trentaine de blessés.

Deux cent seize hommes, compris quatorze officiers, ont été faits prisonniers et conduits à Goya (*sic*) ; de ce nombre cent seize de la troisième demi-brigade de bataille.

Au camp, sous Salihié, le 26 nivôse an VIII.

Signé FERAY, capitaine.

Pour copie conforme : *Signé* KLÉBER.

KLÉBER À DESAIX ET POUSSIELGUE.

29 nivôse (19 janvier).

Vous savez sans doute actuellement que le fort d'el-Arich n'est tombé au pouvoir des ennemis que par la trahison de la garnison, qui a hissé elle-même les ennemis dans l'intérieur du fort (1).

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DU CONSEIL DE GUERRE
TENU AU CAMP DE SALAHIEH,
LE 1^{er} PLUVIÔSE AN VIII (21 JANVIER 1800).

« Que la prise d'el-Arich et les circonstances qui ont forcé sa reddition, doivent du moins refroidir l'opinion exagérée que l'on pourrait concevoir des bonnes dispositions des troupes, puisqu'il est à craindre que, n'étant plus animées que du désir d'un prompt retour en France, très fortement prononcé, elles imitent le fatal exemple des 500 hommes chargés de la défense d'el-Arich : cette garnison voyant que son commandant avait rejeté, comme l'honneur le lui prescrivait, la sommation qui lui avait été envoyée, lui demanda

(1) ROUSSEAU, p. 197-198 ; DESPREZ, p. 160.

par écrit à rendre la place à l'ennemi, abattit le drapeau tricolore, en arbora un blanc et appela l'ennemi hors des tranchées pour le hisser sur ses remparts avec des cordes qu'elle lui jeta elle-même ; c'est ainsi que cette place, que le général Bonaparte regardait comme une des deux clefs de l'Égypte, fut livrée aux Turcs » (1).

KLÉBER AU DIRECTOIRE.

8 pluviôse (28 janvier).

Le grand vizir, poussé par l'impatience de son armée et plus encore par sa cour, entièrement maîtrisée par les Anglais, vint se poster devant el-Arich, pour attaquer ce fort, que la lâcheté de la garnison remit en son pouvoir le septième jour de sa présence (2).

KLÉBER AU DIRECTOIRE.

10 pluviôse (30 janvier).

Le vizir s'était porté sur el-Arich, et s'était emparé de ce fort le 9 nivôse. Il ne dut ce succès qu'à la lâcheté d'une garnison de près de 600 hommes, qui se rendait sans combattre, le septième jour de l'attaque (3).

RAPPORT D'UN CHEF DE BATAILLON DE LA 85^e BRIGADE
AU PREMIER CONSUL.

1^{er} brumaire an IX (23 octobre).

Pour justifier une honteuse capitulation le général Kléber a calomnié l'armée ; il a motivé la prétendue nécessité de

(1) *Hist. scientifique*, VII, p. 74. — (2) ROUSSEAU, p. 207-208. — (3) ROUSSEAU, p. 215.

traiter avec l'ennemi sur les insurrections partielles qu'il souvoyait peut-être. Il a laissé prendre el-Arich ; je défie ses plus zélés partisans de nier ce fait. Il sacrifie impitoyablement six cents hommes à l'horreur qu'il avait conçue contre l'expédition d'Égypte et obtient à ce prix de nouveaux prétextes pour l'évacuer (1).

MÉMOIRES DU MARÉCHAL BERTHIER (2).

Les mameloucks nous avaient fait quelques prisonniers qui gémissaient dans les cachots. Ils se rendirent auprès d'eux, les plainquirent, et, passant à l'officier qui les commandait lorsqu'ils avaient été pris, ils lui annoncèrent que ses fers allaient tomber, que des ordres étaient donnés pour qu'il fût traité avec distinction. Ils l'engagèrent à ne pas méconnaître la bienveillance du chef de l'armée turque qui les brisait. Le Français était encore à chercher où tendaient ces insinuations, lorsqu'il voit entrer l'interprète du vizir, qui lui représente que la privation des effets qu'ils avaient au fort rendait sa position, celle de ses soldats, pénible, et l'invite, au nom de son maître, à les réclamer. Il y consentit : cet acte de docilité parut de bon augure ; on l'envoya chercher, au nom du vizir. On le conduisit dans une tente magnifique, où se trouvaient les officiers anglais avec les généraux musulmans. On lui adresse d'abord une foule de questions : on veut savoir les ouvrages qui couvrent el-Arich, les troupes qui les défendent ; on n'omet, en un mot, rien de ce qui peut l'embarrasser, le compromettre ; et, quand on juge que son trouble est au point où on se propose de le porter, on lui présente à signer la lettre qu'il doit écrire. Heureusement

(1) REYNIER, *Mémoires*, p. 187.

(2) *Mémoires de Berthier*, p. 302-314.

il n'était pas homme à se laisser imposer. Il lit, parcourt, reste muet d'étonnement, en voyant qu'au lieu d'une réclamation d'effets, c'est une invitation de livrer le fort, de se rallier au vizir, qui comblera de biens, et fera passer en France ceux qui trahiront leurs serments. Il se plaignit de l'indigne piège qu'on lui avait tendu, resta sourd aux prières comme aux menaces, et fut reconduit dans sa prison. L'interprète ne tarda pas à le suivre. Il lui fit une peinture animée de la colère du vizir, lui montra les ennuis, les mauvais traitements qu'il se préparait, et lui présenta un nouveau projet de lettre. Le malheureux était trop ému pour en démêler la perfidie, et signa. Une fois munis de cette pièce, les officiers anglais menèrent rapidement à fin la trame qu'ils avaient ourdie. Ils avaient parmi eux un émigré qui avait autrefois servi dans le régiment de Limousin, d'où sortait presque en entier la garnison du fort. Il était délié, adroit, capable d'organiser la révolte ; il fut chargé de la semer parmi ses anciens soldats. Cette mission exigeait le concours d'un intermédiaire ; mais il avait les prisonniers sous la main, il trouva sans peine l'homme qu'il lui fallait. Il choisit un vieux caporal de sapeurs ; il lui prodigua l'eau-de-vie, l'argent, les caresses, et eut bientôt triomphé des scrupules que ce malheureux lui opposait. Quand il le vit bien libre, bien dégagé de toute affection nationale, il l'emmena avec lui sous les murs d'el-Arich. Il fit halte dès qu'il fut à la vue des postes, donna ses dernières instructions à son émissaire, et se fit annoncer. Le commandant lui envoya une tente, des rafraîchissements, et ne tarda pas à arriver lui-même. L'émigré lui remit des lettres, où le colonel Douglas, tout aussi philanthrope que son chef, ne parlait que d'honneur, que de la nécessité de prévenir l'effusion du sang ; et lui demandait la remise de la place par pure humanité, car ses troupes étaient si nombreuses, les motifs si péremptoires, que ce serait folie de résister.

Cette sommation était étrange, et les insinuations qui l'accompagnaient, encore plus. Le commandant le fit sentir à l'émigré, qui s'excusa, parla des forces, de la férocité des Turcs, et ouvrit une discussion verbale, dont son émissaire profita pour se glisser parmi nos postes. La curiosité, le désir d'avoir des nouvelles de leurs camarades, les avait groupés autour de lui ; il répandait la séduction à pleines mains : il montrait les pièces d'argent qu'il avait reçues, vantait les bons traitements que tous éprouvaient, et se félicitait du bonheur qui lui était garanti de repasser incessamment en France. Quelques-uns de ses auditeurs témoignaient des doutes ; vous ne m'en croyez pas, leur dit-il ; à la bonne heure : « mais vous en croirez peut-être le lieutenant. Tenez, voilà la lettre qu'il écrit aux officiers de la 9^e. » Elle n'était pas cachetée ; elle fut aussitôt ouverte, transmise de main en main, et causa une sorte de rumeur qui appela l'attention du commandant. Il vit l'imprudence ; mais le mal était fait ; et puis, comment imaginer qu'un homme d'honneur, qu'un Français se fit l'agent d'une si odieuse machination. Il fit retirer le prisonnier, consigna la troupe, et répondit au colonel Douglas qu'il ne revenait pas de sa surprise de recevoir une sommation au moment où un armistice, offert par son chef, avait suspendu les hostilités. Les relations fussent-elles d'ailleurs tout hostiles, les généraux ne fussent-ils pas en pleine négociation pour la paix, rien ne l'autorisait à sommer une place devant laquelle ses troupes n'avaient pas encore paru.

L'émigré avait jeté de coupables espérances dans la troupe, et réveillé des souvenirs que la circonstance rendait fâcheux ; il se retira. Ces germes de désordre étaient lents à se développer. Les Anglais recoururent à une autre ruse. El-Arich, placé à quatre journées de marche dans le désert, n'était soutenu que par le poste de Katieh. Ses communications étaient longues, pénibles, exigeaient des escortes assez nombreuses. Les officiers de Sidney imaginèrent de mettre cette

circonstance à profit. Ils multiplièrent les messagers du vizir, expédièrent des Tartares, qui, effrayés, tremblaient au seul nom de Bédouins, refusaient de continuer leur route, s'ils n'étaient protégés par trente à quarante hommes. Le commandant, qui avait pénétré l'artifice, se montrait peu disposé à se prêter à ces frayeurs ; mais ils insistaient, se retranchaient sur l'importance de leurs dépêches, et finissaient toujours par enlever quelques soldats à la garnison. Enfin, le Tartare de confiance du généralissime se présenta, et déclara net qu'il ne courrait pas les risques de la traversée, si on ne lui donnait une escorte capable de contenir les tribus. Le commandant Cazal disputait sur le nombre, et était bien résolu à ne pas céder, quelque spécieuses que fussent les allégations, lorsqu'un détachement de dromadaires chargé de lui remettre trois Efendis que Kléber envoyait au vizir, se présenta. Cette troupe allait reprendre le chemin de Katieh ; le Tartare fut sans prétexte, et le fort ne se dessaisit d'aucun de ses défenseurs. Sa position, néanmoins, n'en devint pas meilleure. Les dromadaires s'étaient mêlés à la garnison, et avaient imprudemment répandu parmi elle qu'ils avaient ordre de se replier sur Salihieh dès qu'ils verraient el-Arich investi. Cette nouvelle ébranla sa constance : elle se crut sacrifiée, perdue, et ne montra plus qu'indécision.

Enfin, l'armée ottomane déboucha ; elle s'établit sur le torrent qui couvre le fort, occupa le bois de palmiers qui l'avoisine, s'étendit au pied des dunes, porta un corps de mameloucks au puits de Massoudia, et poussa un gros de cavalerie à la gorge du désert. Ces dispositions achevées, elle envoya sommer la place. Son parlementaire se présenta avec un de nos prisonniers, et menaça la garnison, si elle ne rendait immédiatement le fort de ne lui faire aucun quartier. Le commandant ne voulut rien entendre ; on s'adressa à ses soldats. Ils étaient encore tout étourdis d'une attaque bruyante qui venait d'avoir lieu ; ils eurent la faiblesse de

prêter l'oreille à de coupables espérances, et une insurrection terrible ne tarda pas à éclater. Le feu s'était ranimé ; les Turcs s'élançaient de la première parallèle, et, plantant leur drapeau dans les sables, travaillaient des pieds et des mains à s'établir sur une ligne plus rapprochée du fort. Ils avaient d'abord obtenu quelque succès ; mais nos projectiles tombaient si juste que les hommes, les guidons, quoique aussitôt remplacés qu'abattus, furent à la fin obligés de disparaître.

Le début était heureux, le moral des troupes pouvait se remonter, on redoubla de séductions. On enivra de nouveau les soldats de l'espoir de revoir la France ; on leur exagéra les forces du vizir. On fit valoir l'habile distribution des corps qui cernaient la place ; on insista sur l'impossibilité où ils étaient d'être secourus. Abandonnés, perdus au milieu du désert, que pouvaient-ils contre les hordes sauvages que l'Asie poussait sur eux ? Pouvaient-ils se flatter de les vaincre ? Pouvaient-ils même se promettre de les arrêter ? Pourquoi se dévouer à d'inutiles tortures ? Pourquoi s'exposer aux outrages dont ces barbares accablent les vaincus ? N'était-il pas plus sage d'assurer, au prix de quelques mesures qu'on ne pouvait défendre, la vie de tant de braves, qui, résignés à verser leur sang pour la France, voulaient du moins que leur mort lui profitât. Résister n'offrait aucune chance de salut ; traiter les présentait toutes : il fallait traiter.

La garnison ébranlée hésitait encore sur ce qu'elle avait à faire ; mais la force vint seconder l'artifice, les attaques se développèrent pour appuyer la séduction. Les Turcs débouchent tout à coup du vallon des Citernes. Ils culbutent, replient nos avant-postes, et s'établissent dans des ruines, d'où on essaie en vain de les débusquer. Cette brusque irruption achève ce que la perfidie a commencé. Les troupes désespèrent d'elles-mêmes ; elles s'agitent, s'inquiètent, et, se révoltant à la vue des vains dangers auxquels on les expose, elles demandent impérieusement que les hostilités cessent,

et que le fort soit rendu. Le commandant essaie de ranimer leur courage. Il les rassemble, leur expose leur situation, leurs ressources, l'importance du poste qui leur est confié, les espérances que l'armée fonde sur leur bravoure ; tous ses efforts sont inutiles. Ses conseils sont accueillis par des murmures, ses observations couvertes de cris séditieux ; on l'interrompt ; on refuse de l'entendre ; on ne veut plus lui obéir. Il ne se rebute pas néanmoins. Il interpelle ses soldats ; il leur reproche durement de prêter l'oreille à des suggestions perfides, de s'abandonner à de coupables espérances, et leur montrant le camp des ennemis : Eh bien ! leur dit-il, puisque vous n'osez affronter les Turcs, courez, j'y consens, mendier leurs outrages. Les braves qui n'ont pas abjuré les sentiments français suffiront à défendre le fort ; les portes sont ouvertes, allez.

Les ponts-levis s'étaient, en effet, abattus ; mais la résolution du commandant en avait imposé. La troupe était subjuguée, confondue ; elle manifestait l'intention de se défendre, Cazal la renvoya à ses positions. La nuit ramena les intrigues ; tout était de nouveau changé quand l'attaque recommença. Les Turcs s'échappèrent en tumulte de leurs tranchées, se répandirent sur les glacis, bravèrent le feu des détachements qu'ils n'avaient pu ni intimider ni séduire ; et, se portant tout à coup sur leur droite, ils se jetèrent dans le bastion, et l'occupèrent sans brûler une amorce. Ils suivirent les troupes qui avaient si honteusement rendu les postes qu'elles devaient défendre. Ils pénétrèrent dans les retranchements, se couvrirent de tout ce qui leur tomba sous la main, et parvinrent à se maintenir malgré la mousqueterie qui partait des tours, des parapets voisins.

L'ennemi était au pied des ouvrages, une partie des troupes annonçait les dispositions les plus fâcheuses ; tout était dans le désordre et la confusion. Les uns, inspirés par la frayeur, s'écriaient que les murailles allaient sauter ; que les Turcs

avaient attaché la mine ; les autres, poussés par la malveillance, déplorait l'obstination du commandant et soutenaient que la garnison était perdue si elle ne se hâtait de capituler. Cazal essaya de calmer ces frayeurs. Il fit jeter quelques obus sur les points menacés, et ordonna de déplacer toutes les poudres, tous les projectiles qui pourraient aggraver l'explosion. Le feu s'était peu à peu ralenti pendant qu'on se livrait à ces soins ; les terreurs semblaient dissipées, les imaginations mieux assises ; il résolut de hasarder une sortie. Chargé de balayer les retranchements qu'occupent les Osmanlis, le capitaine Ferey réunit ses grenadiers, ouvre la barrière, commande, part, et n'est suivi par personne. Il revient, prie, exhorte, commande encore, et n'est pas mieux obéi. Le commandant accourt, rappelle aux mutins tout ce que le devoir, l'honneur inspirent, sans être plus heureux. Trois fois il leur ordonne de le suivre à l'ennemi ; trois fois ils lui répondent qu'ils ne marcheront pas, qu'ils ne veulent plus se battre. La rébellion se propage comme un trait ; au-dedans, au-dehors, les troupes ne connaissent plus de frein. L'un se plaint qu'on les sacrifie ; l'autre jure qu'il ne brûlera pas une amorce ; tous prétendent que le fort va sauter, et demandent à grands cris qu'il soit rendu. Cazal, pour toute réponse, leur montre l'ennemi qui chemine. Il les presse, les engage à continuer le feu ; mais loin de les ramener, sa constance les irrite ; ils jettent, brisent leurs armes, ou, montant sur le parapet, ils les agitent la crosse en l'air, et font signe aux assiégeants qu'ils sont prêts à se rendre. Quelques-uns même se portent au drapeau ; ils l'abattent, le précipitent dans la lunette, et ne s'aperçoivent pas plus tôt qu'il est de nouveau arboré, qu'ils accourent pour le renverser encore et lui substituer un drapeau blanc. Quelques braves accourent à la défense des couleurs nationales. Le capitaine Guillermain fond sur ceux qui les attaquent ; le sergent Codicé se joint à lui ; ils se groupent autour du signe

qu'ils ont juré de conserver intact ; ils bravent, ils menacent, et réussissent à éloigner les furieux qui, plus d'une fois, les couchent en joue.

Cependant, les Turcs voyant que le fort ne tirait plus, accourent en foule, et des lignes et du camp, ils couvrent les glacis, inondent les fossés. Bientôt une multitude sauvage qu'on n'a aucun moyen d'éloigner, se presse au pied des retranchements, et demande à grands cris d'être reçue dans la place. Elle s'essaie à escalader les bastions, entasse des matériaux qui n'ont pas encore été mis en œuvre ; et tel est l'aveuglement de nos soldats, qu'ils lui jettent des cordages, qu'ils l'aident à franchir les remparts. Les prisonniers qui, jusque-là étaient restés paisibles, se soulèvent à la vue de leurs camarades hissés sur les murs. Ils renversent les pierres qui interceptent la communication du fort au bastion ; ils ouvrent la poterne, introduisent tout ce qui se présente, et fondent sur les Français. Ceux-ci sentent alors la faute qu'ils ont commise ; ils se rassemblent, se pelotonnent, rompent, écrasent les Turcs ; mais, accablés bientôt par une soldatesque sauvage, dont les flots vont toujours croissant, ils tombent sous le damas auquel ils se sont imprudemment livrés. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie où quelques hommes rares se débattent au milieu d'une troupe d'égorgeurs. Cazal parvient cependant à se faire jour, à la tête de quelques-uns des siens. Il gagne la porte du fort, s'y établit, s'y barricade, et oppose, à la foule qui le presse, une résistance dont elle ne peut triompher. Douglas, qu'attire la chaleur du combat, le somme, le supplie de se soumettre au sort. Il s'y refuse, et proteste qu'il est résolu de s'ensevelir sous les décombres s'il n'obtient une capitulation. Rajeb-Pacha, l'aga des janissaires, surviennent (*sic*) au même instant ; ils ont fait briser les palissades, renverser les barrières ; la porte est le seul obstacle qui leur reste à franchir pour pénétrer dans le fort. Ils s'irritent, demandent qu'elle soit

ouverte, et consentent cependant à la proposition de Casal, que leur transmet Douglas. On écrit aussitôt ; on rédige une convention ainsi conçue :

ARTICLE PREMIER.

La garnison du fort sortira avec les honneurs de la guerre, et emportera ses bagages. Les officiers conserveront leurs armes et leurs effets.

ART. 2.

Les malades et les blessés sont recommandés à la générosité de l'armée ottomane.

Fait au fort d'el-Arich, le 8 nivôse an VIII.

Le colonel Douglas signa cette pièce, en expliqua le contenu aux pachas, impatientes, qui y apposèrent leur sceau, et la repassa au commandant, qui la garda.

On se mit aussitôt à déblayer les barricades, et la porte fut ouverte. Semblables à un torrent qui a rompu ses digues, les Turcs se précipitent alors dans la forteresse, et portent partout le ravage et la mort. Les uns se répandent dans l'hôpital, égorgent les malades et les blessés dans leurs lits ; les autres convertissent les forges en ateliers d'assassinats. Ici, ils découpent sur l'enclume les malheureux qu'ils immolent ; là, ils les mutilent à coups de pelle et de pioche sur la culasse des canons. Plus loin ils les précipitent par-dessus le rempart, ou les descendent avec des cordes, pour les livrer à d'autres tigres impatientes de les égorger. Tel fut le résultat des manœuvres philanthropiques des officiers de Sidney ; l'humanité, l'honneur, tout avait été foulé aux pieds pour arriver à cette horrible hécatombe.

RÉCIT DE L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

Desaix et Poussielgue se rendirent à bord du *Tigre* au large de Damiette le 23 décembre 1799.

« Leur premier acte à bord fut de répondre à une demande insidieuse de sir Sidney Smith au sujet d'une suspension d'armes entre l'armée ottomane et les troupes françaises. Suivant le Commodore, le Grand Vizir n'adhérait à ce préliminaire que moyennant la cession provisoire des postes d'el-Arich et de Kattieh. Les négociateurs repoussèrent formellement cet abandon, et se renfermèrent dans les termes d'une trêve pure et simple pour éviter l'effusion du sang. L'événement dira plus tard ce qu'il pouvait y avoir de prémédité dans cette ouverture du Commodore anglais (1). »

« Il faut dire (2) que des accusations graves ont pesé sur le Commodore Sidney Smith. On a avancé que l'attaque d'el-Arich concertée à l'avance entre le Vizir et sir Sidney Smith n'était pas un fait qu'on dût regarder comme accompli en dehors de sa volonté. Les retards de la traversée, l'exaspération entretenue parmi les troupes ottomanes, le plan de l'attaque, l'intervention d'officiers anglais, l'embauchage et la sédition de la garnison, tout cela au dire de ces auteurs partait d'une main plus exercée que celle du hasard ou celle de l'imprévoyance turque. Les mesures, ajoutent-ils, étaient prises pour le désastre, et le jour fixé de telle sorte qu'à l'apparition du *Tigre* sur les atterages syriens, les plénipotentiaires n'auraient plus qu'à s'y résigner.

Quoiqu'on ait donné un caractère officiel à ces allégations passionnées, nous devons dire qu'elles nous semblent inad-

(1) *Histoire scientifique*, VII, p. 20.

(2) *Histoire scientifique*, VII, p. 23-58.

missibles dans leur sens absolu. Sans doute la prise d'el-Arich servit plutôt qu'elle ne contraria les vues du Commodore ; sans doute, avant que la perspective de négociations praticables se fût offerte à lui, il avait appuyé de ses conseils les projets du Grand-Vizir ; mais de là à cet événement qui coûta la vie à tant de Français, de là à cette catastrophe d'el-Arich, où les impressions du moment dominèrent, où l'effervescence, le découragement, la révolte de la garnison firent plus que toutes les attaques extérieures, il y a tant de distance et si peu d'affinité, qu'il faut repousser toutes ces récriminations systématiques, filles de leur temps et bien vieilles aujourd'hui. A trente-cinq ans de distance, on peut juger ces choses avec plus de calme, et ne pas tordre les faits pour en exprimer de la haine contre un homme ou contre une nation. C'est assez dire que dans cette occasion, comme dans toute autre, nous nous en tiendrons au récit simple, au récit complet et impartial.

Depuis le retour du corps expéditionnaire, qui avait fait la campagne de Syrie, el-Arich, située à l'extrême frontière, et l'une des clefs de l'Égypte, avait été mise dans un meilleur état de défense. Ses fortifications consistaient alors en quatre murs de sept pieds d'épaisseur et de vingt-sept pieds de hauteur moyenne, non terrassés, flanqués par quatre petites mauvaises tours, qui occupaient les angles : un parapet de trois pieds de large, percé d'embrasures, entourait le sommet des tours, et un autre, d'un pied et demi, couronnait les quatre courtines. Deux fronts couverts par des décombres, tandis que le pied des autres était aperçu de la campagne, une petite lunette qui couvrait la porte et un petit bastion commencé près d'une des tours, tel était le complément de ces ouvrages au moment de l'attaque ottomane.

Depuis le 21 vendémiaire an VIII (13 octobre 1799), le chef de bataillon du génie Cazals avait remplacé, dans le commandement de ce poste, le chef de bataillon du génie

Geoffroy. Les reconnaissances faites dans les environs non seulement avaient servi à constater l'état de la contrée, le gisement des puits, la direction des chemins, et les forces des tribus arabes qui la traversaient ; mais il en était résulté à diverses reprises, pour la garnison française, un butin considérable en chameaux, en soieries et en denrées.

Un ordre arrivé du quartier-général vers la mi-brumaire prévenait Cazals des grands rassemblements de troupes turques, dont la Syrie était alors le théâtre ; il lui enjoignait de surveiller cette frontière avec rigueur, soit pour prévenir l'entrée d'espions mamlouks, soit pour arrêter l'exportation des vivres. Vers le même temps, le commandant de l'arme du génie Sanson et le général de brigade Bertrand vinrent inspecter les travaux de la défense, et leur donner une nouvelle activité.

De leur côté, les troupes ennemies ne restaient pas inactives. Le Grand-Vizir continuait à masser ses forces du côté de Jaffa, pendant que l'avant-garde, composée principalement de mamlouks d'Elfy-Bey, organisait des camps volans, de Ghazah à el-Arich, et poussait même des reconnaissances jusqu'au pied de la ville frontière. Ce fut dans l'une de ces expéditions, qu'un parti considérable de Mamlouks rencontra une patrouille française, sortie du fort à la diane, et aventurée au-delà du rayon habituel : douze hommes de la neuvième demi-brigade et trois sapeurs la composaient : ils furent enveloppés, et trois soldats qui firent feu payèrent cette audace de leur vie ; les autres, attachés à la queue des chevaux, furent entraînés jusqu'à Ghazah, puis dépêchés à Jaffa, vers le Grand-Vizir. Cette petite escouade de prisonniers avait à sa tête le lieutenant de grenadiers Landry, sur lequel les Turcs et les Anglais essayèrent, dit-on, tout à tour, les influences de la peur et des promesses. Profitant de l'état de dénuement où se trouvaient ces malheureux soldats, on parla d'envoyer l'un d'eux au fort d'el-Arich, pour y réclamer

ses effets et ceux de ses camarades. Dans un journal détaillé sur les événements de ce siège, le capitaine du génie Bouchard ajoute que le lieutenant Landry ayant consenti à cette démarche, fut conduit dans la tente du Grand-Vizir, où se trouvaient les dignitaires de l'armée ottomane et quelques officiers anglais. On lui fit plusieurs questions sur le fort d'el-Arich, sur l'importance de ses ouvrages, sur le chiffre de sa garnison ; puis, quand on crut l'avoir étourdi et troublé, on lui présenta brusquement une lettre à signer, laquelle n'était censée contenir qu'une réclamation d'effets. Heureusement l'officier lut ce qu'on lui présentait, et grande fut sa surprise, lorsqu'à la suite de phrases insignifiantes, il trouva une invitation à ses frères d'armes de livrer le fort au Grand-Vizir, qui devait combler de biens et renvoyer en France ceux qui se fieraient à lui. Indigné d'un piège pareil, Landry refusa de signer cette lettre infâme ; mais, s'il faut en croire Bouchard, cédant ensuite aux instances de l'interprète, il consentit à valider de son nom une pièce moins ouvertement provocatrice. Pour suivre sa version, devenue officielle sous la plume de Berthier, ajoutons que cette lettre passa dans les mains d'un caporal de sapeurs, homme accommodant et prompt à se prêter au rôle que l'on sollicitait de lui. Ce porteur de missive partit de Ghazah avec le lieutenant-colonel Bromley (général Tromelin), émigré français, alors au service de l'Angleterre sous un nom supposé. Bromley était envoyé vers Cazals, comme parlementaire, par le chef des auxiliaires anglais, le colonel John Douglas. Il devait lui remettre une sommation, dans laquelle le commandant français était invité à se rendre sans défense préalable.

(à suivre.)

G. WIET.

CHRONIQUE DES LIVRES.

L'Armée des Ombres, par Joseph KESSEL.

Il est bien difficile, aux jours où nous vivons, de croire un auteur qui met au début de son ouvrage : « Il n'y a pas de propagande en ce livre et il n'y a pas de fiction ». J'ai pourtant la certitude que la préface de *L'Armée des Ombres* est l'expression même de la sincérité. Certains réalistes verront dans ma confiance de la naïveté ; peut-être... Mais s'il y a là de la propagande, alors cette dernière est une belle et sainte chose, contrairement à ce que nous pensions.

Dans une enluminure du Moyen-Age, cette œuvre aurait été encadrée de trois grandes figures allégoriques : la Sainteté, l'Héroïsme et l'Humilité, qui se seraient penchées, blessées et pourtant si fortes, sur une douloureuse image : la France. La Sainteté de la cause, l'Héroïsme de la Résistance, l'Humilité de ses héros, voilà le message que nous trouverons dans ces pages : et, le titre nous le dit bien, ce n'est pas un message qu'on lance dans l'azur à grands coups de trompette, c'est la pure et grande vérité que l'on murmure, religieusement. Étonnante grandeur de la Résistance, qui a trouvé sa clarté dans l'ombre, sa justification dans l'illégalité, sa loi dans la révolte ! « Jamais la France n'a fait guerre plus haute et plus belle que celle des caves où s'impriment ses journaux libres, des terrains nocturnes et des criques secrètes où elle reçoit ses amis libres et d'où partent ses enfants libres, des cellules de tortures où malgré les tenailles, les épingles rougies au feu et les os broyés, les Français meurent en hommes libres ».

Ces lignes ne préfacent ni un écrit de propagande, ni une œuvre d'imagination ; elles n'annoncent pas non plus de l'histoire romancée, pas plus qu'un sec compte rendu ; comme l'auteur nous l'explique, une relation exacte et précise risquait de livrer des héros à l'Allemand ; d'autre part, faire appel à l'imagination du lecteur, c'eût été insulter à l'horrible souffrance du martyr français ; quant à la propagande (au sens où nous l'entendons habituellement), il suffit de lire un chapitre pour s'assurer que la Résistance n'en avait que faire. Qu'y a-t-il donc dans ces 280 pages ? Ce sont des récits, certes, mais Kessel n'a point *embelli* la vérité ; l'expression qu'il lui a donnée n'en est pas moins soumise à sa vision personnelle, à sa sensibilité propre. Il faut aussi admirer la modestie de l'auteur en face du thème choisi : il abdique toute recherche, tout effort vers le *bien écrit* devant la force qui anime, pour ainsi dire, en dehors de lui, sa création. Ce dépassement volontaire de l'écrivain par son sujet fait songer à Malraux : se soumettre au violent courant qui émane de l'œuvre n'est pas le fait de tout le monde.

Ce n'est pas là le lieu d'énumérer toutes les qualités propres à la Résistance telles qu'elles apparaissent dans *L'Armée des Ombres*. Trois aspects toutefois frapperont particulièrement le lecteur : la part des femmes, l'unanimité des classes sociales et le rôle des communistes. Il semble bien, et ce livre n'en est pas le seul témoignage, que le rôle de la femme française ait été singulièrement admirable dans la lutte contre l'occupant ; je songe à cette Mathilde de *L'Armée des Ombres*, animée d'une haine organique, qui promène dans sa voiture d'enfant son bébé, couché sur une cargaison d'explosif qu'elle va livrer à l'autre bout de la ville ; c'est celle-là même qui, prise par la Gestapo, menacée dans sa fille, ne livrera à l'ennemi que trois de ses camarades : cette trahison apparente et limitée permet aux Allemands de la mettre en liberté et la dénonce ainsi à la Résistance qui l'abattra, ce qu'elle avait voulu.

Que toutes les classes sociales, tous les partis, aient eu leur part d'héroïsme, on le sait, maintenant que la France peut livrer le tragique secret qui fut le sien pendant quatre ans.

Le baron de V..., « ennemi juré de la République », et qui

pourtant partage dans la Résistance les dangers d'un communiste, donne une explication bien *vieille France* de cette compli-
cité : « Je préfère, Monsieur, une France rouge à une France
qui rougisse », dira-t-il.

La force, la discipline, la méthode, dont font preuve les com-
munistes, inspirent à Kessel cette réflexion : ce sont, dit-il, « des
professionnels, nous payons l'apprentissage ».

Ce livre, qui pourrait le lire de sang-froid ? Peut-on suivre le
tragique de la clandestinité française au long de ces pages sans
avoir la gorge serrée ? Peut-on résister à l'émotion bouleversante
qui nous envahit à l'évocation de ces êtres « merveilleux », comme
les appelle l'un des personnages qui, j'aime à le penser, redonne
à ce mot toute la force et la lumière qu'il a perdues dans notre
pauvre langue d'aujourd'hui ?

Seuls les gens qui ont peur de la souffrance (même, surtout
peut-être, de celle des autres), seuls les gens que gêne l'hé-
roïsme et qui nomment grandiloquence l'émotion qu'ils ne sont
ni capables, ni dignes d'éprouver, seuls ces gens-là resteront les
yeux secs devant le défilé de *L'Armée des Ombres*. Les autres, les
humains, auront aux yeux les larmes fraternelles, aux poings
le tremblement de révolte, seule attitude peut-être qui convienne
devant ceux qui sont l'incarnation même du Sacrifice.

AMINA TAHA-HUSSEIN.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
DES BAUX (Cyrille), <i>Le jeune visage de la France</i>	469
LEPRETTE (Fernand), <i>Telle est ma vie</i>	115
RAFFRAY (Danielle), <i>Poèmes</i>	126
TOLZA (François), <i>Adoracion</i>	361, 432

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

BADAWI PACHA (Abd el-Hamid), <i>Le nationalisme égyptien</i> . . .	453
DRIOTON (Étienne), <i>Les Fêtes égyptiennes</i>	43
DUPERTUIS (Jean), <i>Decroly et l'instruction par l'action</i> . . .	298
— <i>Intermède poétique: l'Ame de Verlaine</i>	130
— <i>M^{me} Montessori et l'Éducation sensorielle</i>	26
ETIEMBLE, <i>Rationalisme ou surrationalisme?</i>	475
GOBY (Jean-Édouard), <i>Souvenirs d'un étudiant à Paris</i> <i>vers 1930</i>	191
GUICHARD (Léon), <i>Les Français et l'Amérique de Montaigne</i> <i>à Chateaubriand</i>	91
GUILLON (Jean), <i>Dostoïevski et le Panславisme</i>	232
JOUGUET (Pierre), <i>Platon au cinéma</i>	3
PÉRIDIS (Michel), <i>Crise de la liberté</i>	271, 400
PREOBRAJENSKY (Cap.), <i>Deux guerres russes</i>	289
TAGHER (Jacques), <i>John Carlile McCoan</i>	326
TAHA-HUSSEIN (Claude), <i>Notre Aïda Alam</i>	181

	Pages.
VAUCHER-ZANANIRI (Nelly), <i>Théâtre américain d'aujourd'hui</i> :	
<i>Eugène O'Neill</i>	217
WIET (Gaston), <i>La chute d'el-Arich (décembre 1799)</i>	
. 69, 138, 238, 333, 427,	516
*** <i>L'essence de la liberté</i>	20
<i>Le groupement des Amiliés françaises</i> ..	165

COMPTES RENDUS.

DUPERTUIS (Jean), <i>Chronique des livres</i>	44, 258
— <i>Visages d'écrivains</i>	84
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>Chronique des livres</i>	172
TAHA-HUSSEIN (Amina), <i>L'armée des ombres (Kessel)</i>	538

OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET

DE COMPTES RENDUS.

GODEL (Roger), <i>Cité et Univers de Platon (Pierre Jouguet)</i> .	3
JOUGUET (Pierre), <i>Trois études sur l'hellénisme (Alexandre Papadopoulo)</i>	172
KESSEL, <i>L'armée des ombres (Amina Taha-Husseïn)</i>	538
LAVEDAN, <i>Henri Lavedan à travers son œuvre (Jean Dupertuis)</i>	84
MALRAUX (André), <i>Lutte avec l'Ange (Jean Dupertuis)</i> ...	265
MEERSCH (Van Der), <i>Corps et âmes (Jean Dupertuis)</i>	447
S' EXUPÉRY (Antoine de), <i>Pilote de guerre (Jean Dupertuis)</i> .	266
SAINTE-BEUVE, <i>Correspondance (Jean Dupertuis)</i>	449
VERCEL, <i>Roger Vercel et ses récits (Jean Dupertuis)</i>	87

• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

NOUVEAUTÉS

DE PRINTEMPS

AUX
ÉTABLISSEMENTS



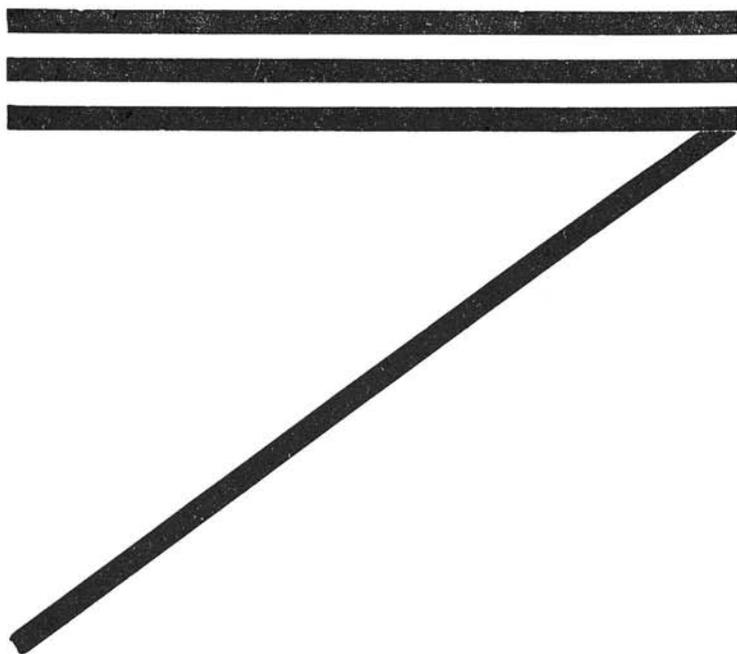
OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

LE CAIRE

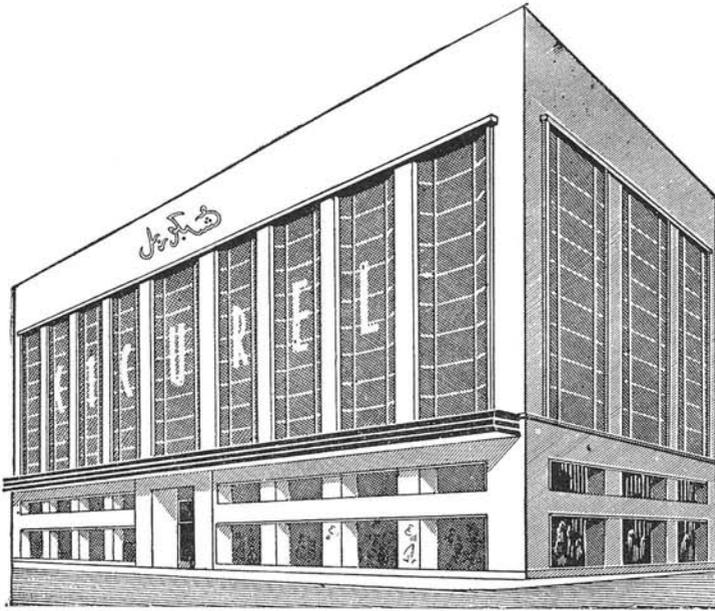
R. C. 302

PORT-SAID

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la R. d. C. ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

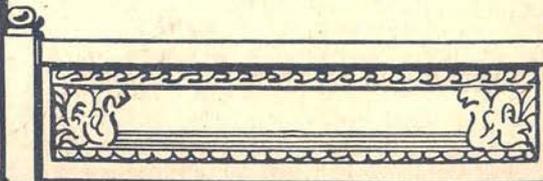
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

*LA MONTRE
ET LES BIJOUX
DE QUALITÉ*



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427